

Excerpte aus Lectüre.

91

(coll. ling. fol. 55.)

Wilh. von Humboldt's einzelne Papiere über allgemeine Sprachkunde.

—

Dieses Futteral enthält Blatt 1–91. Ich habe die Blätter unten roth foliirt. Der wesentliche Inhalt ist:

Blatt 2–28 – alphabetisches Register einer Sammlung Notizen W. v. Humb.'s über Sprachen und Sitten der Völker, wo die einzelnen Notizen mit laufenden Nummern bezeichnet waren; eigenhändig.

Bl. 31 – Tafel eines allgemeinen Alphabets

Bl. 32 – Tafel des russischen Alphabets

Bl. 35–55 – mehrere Papiere über das Alphabet; dabei befindet sich:

ein Brief Jacquet's an Alex. v. Humboldt

4 Briefe Jacquet's an Wilh. v. Humboldt, drei aus Paris 1832 datirt, der 4te ohne Datum

eigenhändiger Entwurf eines Briefes Wilh. v. Humboldt's an Jacquet

Bl. 58–70 – über den Infinitiv; 1/2 Blatt der jenaer Litteraturzeitung, enth. die Recension über Schmidt's Inf.; Abschrift eines Briefes Wilh. v. Humboldt's an den Oberlehrer Schmidt in Ratibor d. d. Tegel 1826



Bl. 73–79 – gemischte Papiere über das Allgemeine der Sprache; eigenhändig von Wilh. v. Humboldt

Bl. 80–88 – 3 Briefe Buttmann's an Wilh. v. Humboldt vom J. 1826, von fremder Hand; beigelegt ist ein Verzeichniss der vom Vater hinterlassenen linguistischen Bücher.

Berlin 1841.

Buschmann.



Register

aller Papiera

~~nach~~ mit Nummern

A.



a.



B

B.

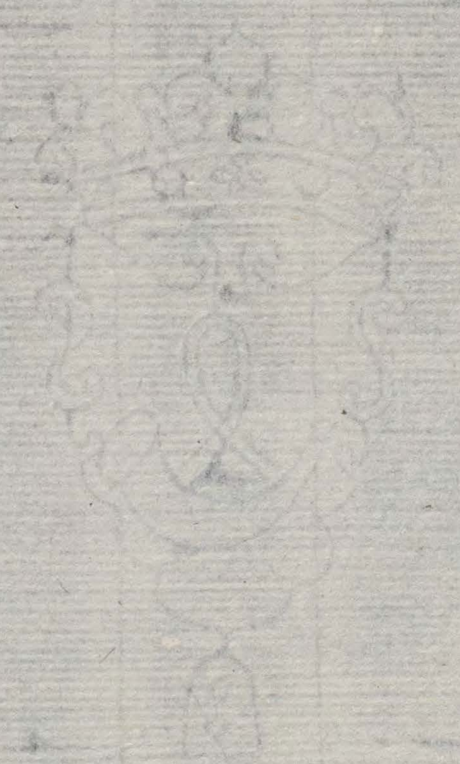
C.

C

C

D.

D



E.

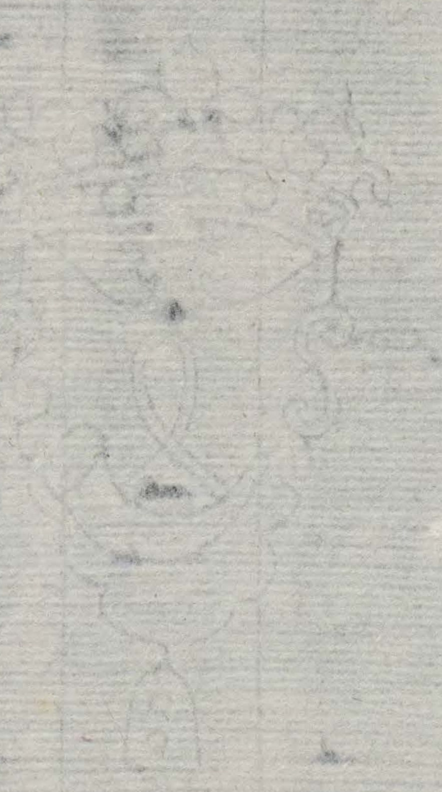
Ehe. 120. p. 88. II. 1.

Erzählung. 299.

Estar. 33.

Esthnische Spr. 259.

Etymologie. 76.



F.

A

G.

5.

H.

11

I.

J.

Japanische Spr. 213.



J.



K.

K.

L.

Lateinisch. 103. p. 20.

Leber. 100. p. 24.

Leibeigenschaft. 162.

Litteratur der Sprachen. 220.

M.

M.

N.



11



O.

O



P

P.



Q.

Qquichua Spr. 110. p. 67.

Quantitad. 11.



Q



R.

R

S.

Silvester

Silvester de Sacy. 32.

Siphylitische Krankheiten 118. p.87.

Sitten 105. p. 37.

Sklavinnen. 23.

Slaven 260.

Slavenische (Kirchen) Sprache 292.

Slavische Spr. 286.

Spanien 317.

Spanisch 95.

Sperling. 112. p.74.

Spiele no ~~[illegible]~~ 110. p. ~~1~~66.

Sprachgeschichte. 219.

Sprachschilderungen 212.

Ständespr.

[illegible] 32

Syphylitische [illegible] 113 p 47

Sitten 103 p 47

[illegible] 23

[illegible] 266

[illegible] Sprache 297

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

15

T

1. S.



U.

U. 7.

Uiguren. 228.

Ungrisch. 4.

V.

V.

W.

W

X.

X.

Y.

Yabipais Spr. 176.



y

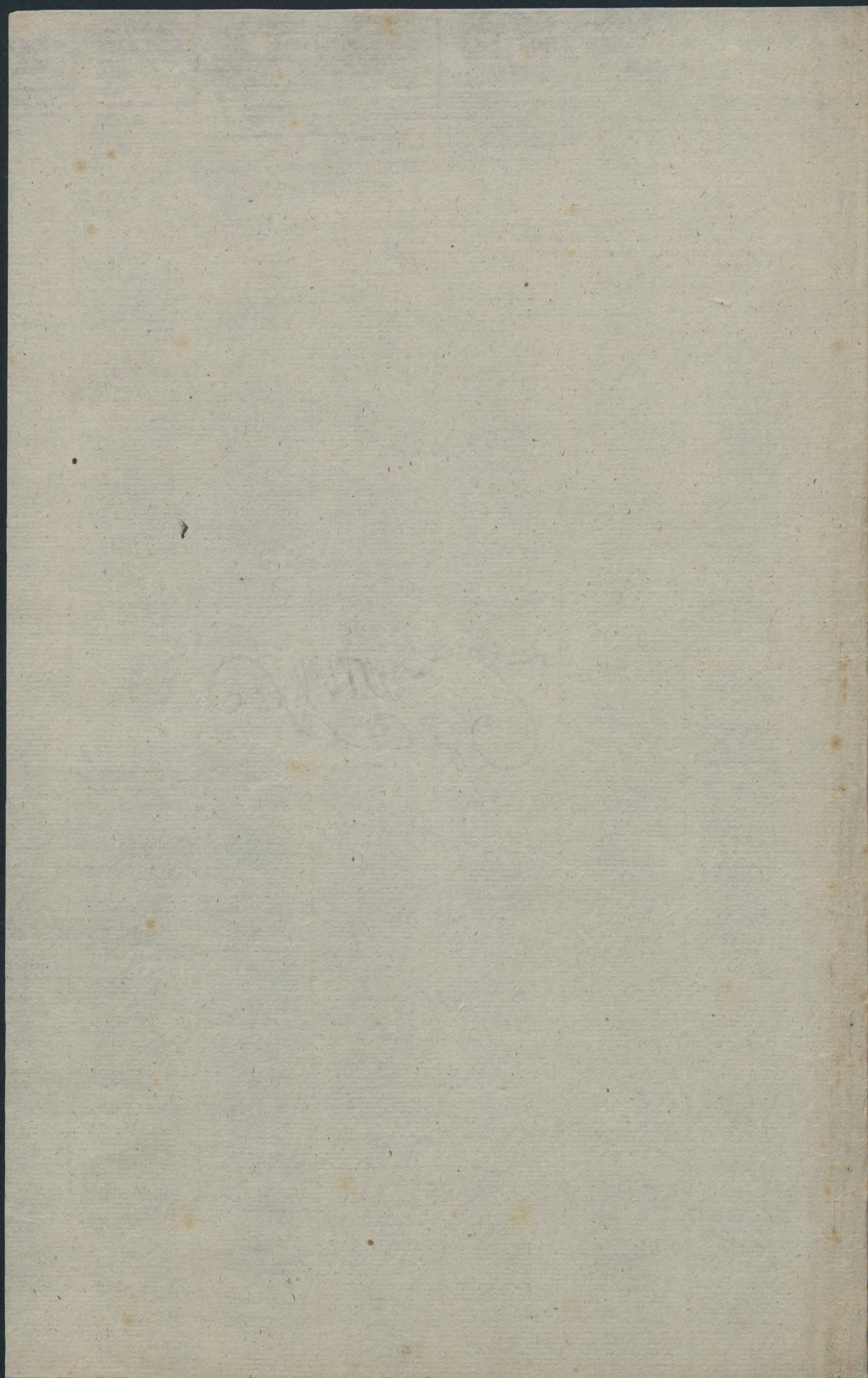


Z.

Zahlen – 105. n. 22. } Zahlzeichen 227.
Zambo – 184.
Zapotequen Spr. 166.

Zeit. 22.

Zweideutigkeit. m. 8. n. 9.



allgemeiner Alphabet

Alphabet universel,

ou pasi-epo-graphique

fondé sur

le Système organique de la parole humaine.

Remarque. Le Système dont on offre ici le Tableau, rend désormais possible, non seulement la construction de l'Alphabet naturel et parfait de chaque langue, mais encore l'exacte concordance de tous les Alphabets des différentes langues entr'eux ; avantages dont les résultats peuvent avec raison être considérés sous plus d'un rapport comme tout-a-fait incalculables.

Explication. Les lignes verticales désignent les touches de l'organe de la parole humaine, dont on peut compter six principales pour les Voix, et huit pour les Articulations. Les lignes transversales désignent les différens Régîtres, de l'organe, dont on peut distinguer 6. géner et 8. particul.

Resonnances ou Voix

Régit. partic.	Les six touches des Voix ou Resonnances.	Pectorales 1	2	3	4	5	6	Régistres généraux
a 1.	Orales pures.		ε	a	o	ω	u	
0.	Pectorales	e						
b 1.	Linguales pures.		ε̇	ȧ	ȯ	ω̇	ü	
0.	Expiration douce. Véhicule ou Porteur des Voix	h						
a 2	Orales nasalées.		–	ã	õ	–	ũ	2.b 7.b
b 2.	Linguales nasalées		ε̃	ã	õ	–	ũ	2.b 7.b

1a Voix haute. (Voyez 5a.) — 1b Voix basse.

2a Élémens oraux. — 2b Élémens nasaux.

3a Élémens continus. — 3b Élémens instantannés.

Consonnances ou Articulations.

y compris l'Aspiration ou l'Expiration forte, qui tient le milieu entre la Resonance et la Consonnance

Régit. partic.	Les huit touches des Consonnances ou Articul:	8	7	6	5	4	3	2	1	Régistres généraux
3.	Sifflantes		x	j	y	z	θ	v	w	4.b 5.b
4.	Bourdonnantes.		ẋ	j	y	ƶ	θ	v	w	4.b
5.	Scintill. et Fredonn.		ł	l	r					4.b 7.b
6.	Mugissantes.		ñ	n					m	2.b 4.b
0.	Aspiration, ou Expiration forte	h Pectorale	gutturales	palatales	linguales	dentales	linguo-dentales	labio-dentales	labiales	
7a	Compress: fort. ou muet:		ˆk	ˆt					ˆp	3.b 4.b 5.b 6.b
8a1	Explosives fortes		k	t					p	3.b 4.b 5.b
8b1	Conjointes fortes		k'	t'					p'	3.b 4.b 5.b
7b	Compress: douces ou sonn:		g	d					b	4.b
8a2	Explosives douces.		g'	d'					b'	3.b 4.b 5.b
8b2	Conjointes douces.		g	d					b	3.b 4.b 5.b

4a Resonnances ou Voix. — 4b Consonnances ou Articulations.

5a Élémens variab. sonnans dans la voix haute, bruy. dans la voix basse. — 5b Élém. invari. toujour bruy. dans l'une et l'autre voix.

6a Élémens percept. par eux-mêmes. — 6b Élém. perceptib. par leur liaison.

7a Élémens purs. — 7b Élémens modifiés.



Alphabet ortho-épo-graphique Russe.

Consonnances avant les Voix. Conjointes douces & fortes.	Б	П	Д	Т	Г	К
	B	P	D	T	G	K

Voix, simples & pures. Orales & lingual.	е	Е , Э	И , I	А	Е , Ѣ	О	У
	e	é	i	a	è	o	ŭ

Voix composées, ou Diphtongues.	Ѣ	Я	е	Ю	
	ié	ia	iè	iŭ	

Consonnances après les Voix. Explosives douces & fortes.	б	п б	д	т	г	к
	b	p	d	t	g	k

Bourdonnantes & Sifflantes.	В, V	Ф, Θ	З	С	Ж	Ш	*	Х
	w	f	z	s	j	sch	*	ch

Mugissantes & Tremblotantes.	Л	Р	М	Н	Ы	Consonn: Diphtong.			Signes modifi:	
	l	r	m	n	nᵛ	Ц	Ч	Щ	Ъ	Ь

Observations générales.

La langue Rufse n'a point de Voix nasalées, & il lui manque en outre quatre Voix pures de l'Alphabet universel, savoir: la 3me linguale ȯ, (œ-illet, ö-fnen;) la 4me Orale ω, (eau, o!-Ofen) la 4me linguale ω̇, (œu-fs, eux, ö-len, Oe-fchen;) & la 5me linguale ü (U-re, u-tile, ü-brigen.)

Elle a 4 Voix Diphtongues, — qui comme les Consonnances Diphtongues en différentes langues, (p. ex. ψ, (ps,) en Grec, x, (gz, ks,) en François, z, (ts,) en Allemand, & Ч (tsch,) Щ, (schtsch,) en Rufse même, sont représentés par des signes simples: Ѣ, (je) Я, (ya) е, (yä) Ю (yu.)

A l'exception de la Conjointe labiale douce, Б (b') qui prend ordinairement la prononciation de l'Explosive labiale forte, П (p,) & des trois Conjointes fortes, П (p') Т (t') К (k') qui se changent constamment en Explosives fortes: (p, t, k.) toutes les Consonnes finales conservant leur prononciation propre, il étoit superflu de les répéter dans la première partie de l'Alphabet ci-joint. Mais dans un Alphabet qui seroit destiné à la pratique de l'instruction, il seroit à propos de les y placer, afin que la Construction de toutes les Syllabes complettes put avoir lieu dans tous les cas d'une manière parfaitement régulière, & toujours uniforme.

Le son représenté par le signe Ы, nommé yerü, son propre à la langue Rufse & très difficile pour tous les Etrangers, paroît n'être autre chose que la mugifsante palatale n comprimée dans le fond du gosier, où elle reçoit une certaine modification de resonnance, qui la rend extrêmement difficile à prononcer & articuler.

Les signes Ъ & Ь, qui se trouvent toujours placés à la fin des mots, ne sont point des lettres proprement dites, puisqu'ils ne représentent par eux-mêmes aucun son, mais ils servent uniquement à déterminer une certaine prononciation des Consonnes qui les précèdent, à peu près comme les accens graves & aigus \ / servent en François à déterminer deux différentes prononciations de la Voyelle e. (è, é.)

La Couleur rouge & noire des Consonnes, sert à distinguer les Consonnances sonnantes des Consonnances bruyantes; & chez les Voyelles, elle sert à distinguer les Voix orales des Voix linguales.
Les deux Apostrophes renversées rouges & noires, qui précèdent les signes des Conjointes & des Explosives, sont les signes des deux Compressives sonnantes & bruyantes ou muettes, qui, (de même qu'en François,) ne s'écrivent presque jamais en Rufse. En Allemand on les exprime en nombre de [illegible] par le redoublement des lettres b, p,, d, t,, g, k.

Alphabet.

Alphabete.

Asiat. Res. VII. 224. (*)	1. Nagari, das Alphabet der Hindus im gemeinen Leben (sonst Devanagari) bis nahe Verdorbenes, meist ohne Vocale unter Kaufleuten.
225.	2. das Tirhutiya Alphabet dem Bengalischen sehr nahe kommend.
	3. das Uriya-Alphabet. Stammt aus dem Devanagari.
227.	4. Mure Alphabet unter den Mahratten.
Carey's Gramm. N. II.	5. Ist die syllabische Natur aller Indischen Alphabete angedeutet, wenn auch nicht genannt. Gleichheit aller Indischen Alphabete.
III.	6. ळ ist in vielen Indischen Alphabeten, fehlt aber dem Sanscrit u. Bengalischen.

Die Namen der Lateinischen Buchstaben sind folgende.

Buchstabe	Name	
a	a	
b	be	
c	ce	
d	de	
e	e	
f	ef	
g	ge	
h	ha	
i	i	(als Vocal und als Consonant)
k	ka	
l	el	
m	em	
n	en	
o	o	
p	pe	
q	cu	
r	er	
s	es	
t	te	
u	u	(als Vocal und als Consonant; als Consonant auch vau)
x	ix	
y	y	auch ypsilon
z	zeta.	

Priscianus p. 540 Putsch führt den Servius an:
Sunt septem semivocales, quae ita proferuntur, ut incho-
ant ab e littera et desinant in naturalem sonum, ut
ef, el, em, en et es, ix. sed x ab i inchoat. Dies be-
stätigt auch Eutropius, der sagt: Una duplex x, quae
ideo ab i incipit, quia apud Graecos in eandem desinit.
Mutae autem a se incipientes et in e vocalem desinentes
exceptis k et q, quarum altera in a, altera in u
finita sua conficiunt nomina. H enim aspirationis
magis est nota, quam sit littera.
Ebenso lehrt Sergius in prim. edit. Donat. p. 1828. f.

Terentianus Maurus cap. 1. de litteris vs. 101. f.

~~De ca~~ B cum volo vel C tibi vel dicere D,
E, quae sonitum commodat hisce, si negetur,
Et labra prementur simul, et revincta lingua.

Der Name ha ist zweifelhaft; aber die Tradition giebt
Autorität, und das, was Priscianus und Sergius sagen, daß
das h mehr Hauch als Buchstab sey. Man möchte daher es am
bequemsten finden, diesen Hauch mit dem ersten Vocal zu
vereinigen: ha, ᾱ, gleichsam das umgekehrte ah!
u als Consonant wird von Varro und Didymus, wie Pris-
cianus bezeugt, vau genannt, von der äußern Digamma,
weil es ganz dem Aeolischen F oder Digamma in seinem Ge-
brauche gleicht. v. Priscian. p. 545. Scaurus p. 2254. be-
merkt, daß auch manche Griechen selbst das Digamma Vau
nennten. Mar. Victor. p. 2468. schreibt den Namen βαῦ; dafür
will Voss lesen Fαῦ, welcher Meinung ich nicht beytreten kann. Der
Name Vau würde ausgesprochen Wau, und dadurch folgen die Griech
β, z. B. David, Δαβίδ. Nach Cassiodor p. 2282. hat Varro

den Buchstaben Va genannt, wenn die Stelle nicht herzustellen ist.

Das Y hieß bloß Y ohne Beysatz; wie auch im Griechischen nur Υ ohne ψιλόν gesagt wurde. Terentianus Maurus braucht gewöhnlich das einsylbige y, bisweilen sagt er aber auch die gewöhnliche Griechische Redensart Υ ψιλόν. Dieser Buchstabe behielt seinen Griechischen Namen, weil er nur in Griechischen Wörtern gebraucht wurde.

Z, da es ein bloß Griechischer Buchstabe ist, behielt eben deshalb wie y seinen Griechischen Namen Zeta, woraus die Völker, welche das Lateinische Alphabet angenommen haben, den abgekürzten Namen Zet machen.

J.

Alphabeta.

Rom. Journ. Asiat.

Alphabet Samoul. Burnouf. l. 8 257.

Inscription Samaritan. Id. l. 297.

Syllabarium Japonois. Klaproth. III. 19.

Monsieur le Baron

J'ai l'honneur de vous transmettre ci-joint une lettre adressée à Monsieur G. de humboldt; je m'empresse de profiter des moyens de communication que m'offre votre obligeance.

La disposition que vous me recommandez, Monsieur, d'observer dans l'impression du Memoire et de mes observations, etait une mesure de convenance que je n'aurais pas negligée; la decence litteraire me faisait

un devoir de ne point mêler mes faibles essais à une si savante discussion de tant de questions scientifiques.

Je vous prie, Monsieur, de vouloir bien suppléer vous même à l'expression ~~très~~ incomplete de mes sentimens et agréer l'expression renouvelée de ma considération la plus distinguée

E. Jacquet

ce Lundi

P. S. Si cette demande, Monsieur ne vous parait pas trop indiscrète, je solliciterai de votre obligeance la permission de faire tirer à part un exemplaire de la lettre de Monsieur votre frère. cette demande est bien hardie sans doute, mais je tiens beaucoup à posséder ce savant Mémoire sous toutes les formes.

On tirera 20 exempl. à part
HL

lley
da

omplete
onvelé
mé

rait
nca
plaire

Monsieur

Monsieur al. de humboldt

Monsieur le Baron

Le temoignage de bienveillance dont vous avez bien voulu m'honorer est venu me surprendre occupé dans une autre partie de l'asie; il m'a rappelé, et je m'en félicite, à mes études Polynesiennes. Je vous prie d'accepter la plus sincere expression de ma gratitude; je vous la dois à plusieurs titres: les sentimens de bienveillance que vous me temoignez, l'indulgence que vous accordez à mes travaux, l'honneur que vous me faites de meler un nom obscur à vos savantes recherches l'accueil obligeant de Monsieur alexandre de humboldt, que m'avaient sans doute preparé vos recommandations, toutes ces marques d'estime sont de hautes faveurs dont je garderai soigneusement le souvenir: je vous en aurais deja temoigné ma reconnaissance si je n'avais attendu pour le faire que j'eusse rassemblé les elemens des observations que vous aviez eu la generosité d'appeler sur votre excellent memoire: Monsieur alexandre de humboldt m'a recemment temoigné le desir, que sans attendre la redaction de ces observations, je vous exprimasse moi même les sentimens dont je l'avais prié de se faire le premier interprete, j'obeis à ce desir qui est assuré d'une approbation fraternelle et je vous prie de m'excuser, si cette reponse n'est en meme temps prompte et complete; je me reserve de vous presenter plus tard mes observations <u>in extenso</u>, ne faisant aujourd'hui que vous indiquer les points auxquels elles se rapportent

Permettez moi d'abord, Monsieur, de vous presenter quelques excuses: vous avez eu la bonté de m'ecrire en français; c'est un acte de complaisance que je ne saurais reconnaître; je n'ai pas assez l'habitude de la langue allemande pour m'acquiter envers vous par une autre politesse philologique.

Je n'ai rien de plus pressé, Monsieur, que de vous faire connaître où en est l'impression de votre Memoire; c'est un devoir que je remplis, puisque vous avez bien voulu me l'adresser sous la forme d'une lettre et me conferer par cela même l'honorable soin d'en être l'éditeur. Je me suis conformé à vos intentions et après avoir fait plusieurs lectures attentives de votre memoire, je me suis empressé de le communiquer au savant Professeur dont je m'honore d'être élève: j'en ai aussi donné connaissance à une personne qui s'interesse beaucoup à la solution de toutes ces questions, Mr Eugene Burnouf, l'un de nos plus savans philologues. J'ai ensuite fait une copie de votre lettre, pour la livrer à l'impression et j'ai dessiné des modèles de caractères Tagalas, Bissayas et Bonghis qui vont être gravés aux frais de la société asiatique. L'impression et la gravure sont commencées et j'espère recevoir les premières epreuves dans une dizaine de jours. Quant à l'insertion dans le Journal asiatique, j'ai déja adressé mes sollicitations à la Commission du Journal, pour qu'elle eut lieu le plutot possible.

Vous avez ajouté, Monsieur, une nouvelle faveur à celles dont vous m'aviez déja comblé, en me permettant de faire suivre votre lettre des observations auxquelles vos assertions me paraîtraient pouvoir donner lieu: j'ai cru ne pouvoir mieux vous exprimer ma gratitude qu'en usant de tout le droit que vous m'aviez accordé; c'est un hommage rendu à la liberalité de vos principes litteraires.

Si je n'ai pas encore commencé la redaction de ces observations, si je n'ai pas même encore terminé les recherches qui doivent en fournir la matiere, c'est que votre erudition m'a imposé l'étude de plusieurs questions de l'ordre le plus élevé, de plusieurs langues dont on ne peut prendre qu'une connaissance imparfaite dans les ouvrages elementaires ou lexicographiques publiés par les anglais. Il faudrait, pour vous suivre au milieu de tant de difficultés encore inexplorées, cette rapidité d'esprit avec laquelle vous traversez en quelques jours de longues et penibles études, epuisant toutes les questions qui se presentent à vous.

Vous voudrez donc bien, Monsieur, excuser la lenteur avec laquelle je m'avance sur un terrain qui m'est encore presqu'inconnu. Chaque jour apporte un fait ou deux aux

observations que je recueille ; elles s'étendent et se coordonnent, mais je ne sais encore quand elles seront rédigées : je puis néanmoins et je désire vivement vous indiquer quelles sont mes conjectures ; c'est le seul nom que je puisse donner à des opinions personnelles qui ne sont pas encore bien formées : aussi est-ce plutôt à votre indulgence qu'à votre critique que je les soumets.

Je m'empresse d'adopter votre nouvelle théorie de l'expression des voyelles dans les langues Polynésiennes ; c'est une des plus ingénieuses et des plus intéressantes découvertes que l'on ait faites en ce genre : elle me semble de nature à ne redouter aucune objection ; aussi n'est-ce point pour la confirmer, mais pour la comparer et rechercher l'origine des faits qu'elle constate, que je vous demanderai la permission de produire quelques autres faits analogues, pris dans une autre partie de l'Asie. Je me propose de soumettre à votre approbation une autre étymologie du mot Tagala titic (écrire) : je crois que l'idée d'écriture est venue à ce peuple de l'idée de tatouage. Je pousserai la témérité, si vous le permettez, jusqu'à ne point adopter votre explication des altérations phonétiques que subissent les monosyllabes Barmans écrits ; cette témérité est bien grande, puisque je n'ai encore rien trouvé à substituer à votre explication ; mais je me confie dans votre indulgence, qui n'a manqué à aucune des personnes qui l'ont sollicitée.

Ce que je voudrais, sur toutes choses, mettre hors de doute, c'est l'origine toute Indienne des alphabets Polynésiens : je désirerais faire partager ma conviction à vous, Monsieur, et à toutes les personnes que ces questions peuvent intéresser : je crois que l'origine Indienne de ces alphabets bien constatée serait une indication historique ~~de~~ quelque importance, puisque l'écriture ne peut se transmettre que par voie de civilisation ~~politique~~ et surtout religieuse : j'ai rassemblé quelques faits matériels et, ce qui n'est pas moins précieux, quelques textes d'auteurs chinois.

J'ajouterai, si vous le permettez encore, quelques réflexions pour défendre l'origine purement alphabétique du caractère Devanagari ; c'est aussi une question à la solution de laquelle sont intéressés beaucoup de problèmes historiques : je crois du moins devoir considérer la connaissance parfaite d'un alphabet, comme le dernier résultat ~~d'une~~ connaissance intime de la langue qu'il exprime : l'alphabet est le résumé de la langue.

Je vous ai indiqué, Monsieur, quels sont les points auxquels j'oserai toucher ; les observations

que je vous annonce, ne seront que des doutes et des conjectures soumises à la décision définitive de votre consciencieuse critique.

Je m'occupe depuis longtemps de l'étude des langues Polynésiennes, autant du moins que le permet le peu de secours que nous possédons sur le continent; les MSS sont bien rares et bien défectueux, les livres ne nous arrivent de l'Asie que 4 ou 5 ans après l'impression; il est donc impossible de ne pas rester toujours en arrière du progrès que font ces études. J'ai néanmoins terminé quelques travaux qui paraîtront dans le Journal asiatique: j'aurai l'honneur, Monsieur, de vous les adresser aussitôt qu'ils seront à jour. Dans un de ces articles, j'ai essayé de tirer parti de deux ou trois MSS Madécasses que possède la Bibliothèque du Roi et j'ai saisi cette occasion de présenter sur les rapports du Malacassa avec les autres langues Polynésiennes des considérations plus étendues que celles qu'on avait présentées jusqu'à présent. J'avais aussi commencé à analyser quelques portions de la transcription partielle du Bhrata Youdha (hist. of Jawa) mais il m'a suffi d'apprendre que vous aviez lu sur ce sujet un mémoire à l'académie de Berlin, pour ne point essayer de glaner après vous; je suis assuré que le tranchant de votre critique n'a pas oublié un seul épi de cette belle moisson.

Le respectable Monsieur Marsden m'a écrit récemment qu'il songeait encore à publier un travail de philologie comparée sur les langues qui ont fait l'occupation et l'illustration de sa vie; un travail de cette nature, fait avec soin, serait l'histoire ancienne d'une portion considérable du genre humain; mais Mr Marsden avoue lui même que c'est un projet de 50 ans de date, ce n'est plus de lui que j'en attends l'exécution, c'est de vous, Monsieur, qui réunissez toutes les conditions désirables pour donner suite et perfection à une si noble entreprise.

Veuillez, Monsieur le Baron, agréer l'expression renouvelée de ma gratitude et l'assurance de ma considération la plus sentie et la plus distinguée.

Paris ce 22 février 1832.

E. Jacquet

Monsieur le Baron

J'ai l'honneur de vous envoyer ci-joint la mise en pages de la lettre que vous avez bien voulu m'adresser au commencement de Janvier. Personne plus que moi ne regrette le retard qu'a éprouvé la publication de cet intéressant article, j'en ai hâté l'impression avec les plus vives instances; mais les difficultés de l'exécution matérielle jointes au trop plein du Journal (qui a presque toujours de la matière composée pour quatre mois en avance) n'ont pas permis de placer votre lettre avant le mois de Juin. Je dois, Monsieur, vous rendre compte des difficultés que je signale: celles qui ont le plus entravé la composition, sont la gravure et le clichage de caractères Boughis et de caractères Tagalo-Bissays, conformes aux spécimens qui accompagnent votre Mémoire; ç'a été pour la Société asiatique l'occasion d'assurer deux corps-de-caractères de plus à l'érudition orientale. J'ai lieu d'espérer, Monsieur le Baron, que vous serez satisfait de la fidélité et de la

netteté de ces deux corps; il y a bien quelques lettres (dans le Bonghi)
qui pourraient être l'objet de critiques severes, le w le p et le dy
particulierement; aussi seront elles regravées; mais j'ai pensé que cette nouvelle
operation pourrait apporter de nouveaux retards, et consultant notre impatience
commune de voir publier ce Memoire, j'ai fait employer à l'impression
les lettres un peu fautives que j'ai eu l'honneur de vous indiquer.
Vous remarquerez, Monsieur le Baron, sur l'epreuve que j'ai jointe à cette
lettre, un petit nombre de fautes qui auront disparu de la 4e et definitive
epreuve; j'ai indiqué les plus importantes. Je n'ose croire que le tirage
à part vous parvienne avant le mois d'aout: l'imprimerie royale
est une administration et ce dernier mot en France, implicite toujours
l'idée de lenteur. Sans ces inexplicables retards, j'aurais deja
depuis longtemps eu l'honneur de vous adresser à vous, Monsieur le Baron,
et à Monsieur votre frere des exemplaires d'une brochure intitulée
Bibliotheque Malaye.
Je m'occupe toujours activement de rassembler des materiaux pour
la redaction des observations que vous m'avez permis de faire

sur quelques unes des opinions enoncées dans votre lettre et
à cette occasion, Monsieur le Baron, je solliciterai quelques
secours de votre complaisance. Vous avez trouvé, m'ecrit Mr le Cher
Klaproth, dans le 3e vol. des voyages de Kamisso un très bel alphabet
Tagala; j'attache, je l'avoue, une très grande importance aux formes
de ces caractères; ne serait-ce pas abuser de votre bonté, Monsieur,
que de vous prier de m'envoyer le calque de cet alphabet,
le voyage de Kamisso m'etant tout à fait inconnu, même de nom.

C'est avec la plus vive impatience, Monsieur, que j'attends
la publication de votre memoire sur le Kawi dans le Recueil
de l'academie de Berlin. l'immense question que vous avez traitée
doit exciter l'interet de tous les savans, de ceux mêmes qui ne
se sont point occupés de l'etude des langues Polynesiennes; je
ne doute point que votre savant memoire ne fasse traverser la
mer des Calingas à quelques Indianistes, qui voudront visiter à
Java les ruines de la langue Sanskrite

Je crois prevenir vos desirs, Monsieur le Baron, en vous

communiquant des nouvelles de la santé de Mr A. Remusat

que Monsieur votre frère avait laissé gravement indisposé.

Une fièvre assez violente s'est déclarée, elle a été suivie d'une

grande faiblesse; on pense qu'il n'y a lieu à concevoir aucune

inquiétude, mais le rétablissement paraît devoir être bien long

et bien pénible.

Je vous prie, Monsieur le Baron, de vouloir bien être

mon interprète auprès de Monsieur A. de Humboldt

et recevoir l'assurance de ma considération la

plus distinguée et la mieux sentie

E Jacquet

Paris ce 6 mai

44

Mr. Jacquet.

Siegel. Juin.

Mr.

Il me seroit difficile de trouver des paroles assez expressives pour Vous témoigner toute l'étendue de ma vive reconnoissance des bontés dont Vous me comblez et pour excuser mon long et coupable silence. Je crois Vous avoir déjà mandé, Mr. que j'ai depuis quelque temps une très-grande difficulté à manier moi-même la plume. La dépendance du secours d'autrui à laquelle je me vois réduit par-là, m'est si fâcheuse et si pénible que mes communications par lettres deviennent par cette circonstance beaucoup plus lentes qu'elles ne devroient l'être.

Je commence, Mr. par Vous dire bien des choses de la part de mon frère qui a été charmé, ainsi que moi, d'apprendre par Votre lettre que la santé de Mr. Abel-Remusat est dans un état qui ne laisse plus concevoir d'inquiétudes pour lui; mais nous voyons avec une peine extrême que ~~sa~~ sa reconvalescence paroit être longue et pénible. Nous faisons des voeux pour son prompt et entier rétablissement et nous Vous prions, Mr. de lui exprimer toute la part que nous y prenons.

L'impression de ma lettre à laquelle on a bien voulu accorder une place dans le nouveau Journal Asiatique, ne laisse rien à desirer ni pour la correction en général, ni pour la netteté et l'élégance des types Bugis et Tagals. Je sai que j'en suis redevable à Vos soins, Mr. et Vous prie d'en agréer mes sincères remercîmens. Le délai de la publication ne me peine aucunement pour mon travail. Je puis dire avec vérité que je l'ai fait dans l'unique intention d'entrer en discussion avec Vous sur ces matières dont Vous aviez fait, ainsi que Votre mémoire me le prouvoit, une étude approfondie et qui m'occupoient depuis longtemps. Il importe peu que le Public voye plus tôt ou plus tard mes idées sur un point d'histoire et de philologie qui,

quoiqu'on

45

quoiqu'on fasse, laisse toujours un vaste champ à la critique. Mais ce que je regrette vivement, c'est de venir par là aussi plus tard en possession de Vos observations, Mr. que j'attends avec la plus vive impatience. Veuillez être bien persuadé, Mr. que je verrai avec la plus grande satisfaction mes idées rectifiées et complettées par les Vôtres. J'aurai toujours le mérite ~~de~~ ~~les~~ d'avoir provoqué~~es~~ Vos observations.

L'avertissement que Vous avez placé à la tête de ma lettre, Mr. renferme des choses si infiniment flatteuses pour moi que je ne puis les attribuer qu'à l'extrême bienveillance que Vous voulez bien m'accorder. J'espère que le Public en ~~fera~~ [fera] de même, d'ailleurs je serois bien embarassé de répondre à l'attente que Vous excitez de moi et de mes travaux. Vous ne sauriez néanmoins douter, Mr. des sentimens de reconnoissance que ce nouvel effet de Vos bontés m'a inspirés. Mais en mettant aussi entièrement à part ce qui m'est personnel, j'ai lû ces pages avec le plus grand intérêt. On ne sauroit ~~mieux~~ caractériser la Philologie d'une manière plus vraye et plus élevée qu'en disant, qu'elle commence à chaque mot d'une langue et finit dans l'intuition de l'esprit. C'est une idée très-profonde présentée dans une phrase à la fois ingénieuse et originale et j'espère bien que Vous me permettrez de la citer et de la placer dans tout son jour, aussitôt que j'en trouverai l'occasion. Je m'empresserai de rendre alors au Public ce que par un excès de délicatesse Vous lui avez dérobé, Mr. dans les passages supprimés de ma lettre.

Les observations de Mr de Chamisso sur les isles du grand Océan méritent ~~d'être~~ d'être connues par Vous, Mr. Mr de Chamisso, François de nation, mais élevé à Berlin & attaché àprésent au Jardin botanique ~~de Ber~~ ici, accompagna, comme Naturaliste, ~~l'~~ [la première] expédition de Mr de Kotzebue, et a fourni le 3me Volume au voyage de ce

der-

dernier. Je Vous envoye, M. la copie fidèle des trois Alphabets donnés par lui. N. 1. et 2. sont ceux de S. Augustin & d'Ezguerra, le troisième est tiré d'une Grammaire Bisaye manuscrite. Un heureux hazard m'a mis ces jours mêmes en possession de la Grammaire Tagala du P. Thomas Ortiz. Elle donne également l'Alphabet national, et les caractères m'y semblent être rendûs avec plus de précision et de fermeté dans les contours que dans les deux autres Grammaires. Les calques ne remplaçant jamais les Originaux, je Vous envoye l'ouvrage même, en Vous priant de le garder aussi longtemps qu'il pourra Vous convenir et de me le renvoyer après par le moyen de notre Légation à Paris. Je Vous avoue ingénuement, M. qu'il me paroit quelquefois bien peu probable qu'il y ait le moindre rapport entre ces formes Tagales et les formes Dévanagari. Le célèbre Camper est parvenû, en élargissant toujours d'avantage l'angle des lignes faciales, à tracer la transition d'une tête de grenouille à celle de l'Apollon du Belvedere. Cela me paroit être l'histoire des Alphabets sous le rapport de leur ~~f~~ conformité graphique. Le cas est le même pour de certaines étymologies. J'aime également à ~~d~~ m'arrêter, dès que je ne me vois plus guidé par des analogies grammaticales bien évidentes.

Je Vous suis infiniment obligé, M. d'avoir bien voulu m'indiquer sommairement, en quoi Vos opinions diffèrent des miennes. Cela m'a fait réfléchir de nouveau plus mûrement sur ces points. Veuillez seulement me permettre de Vous soumettre deux observations qui Vous feront voir plus clairement mes idées. Je suis entièrement d'accord avec Vous sur ce que toute l'écriture, toute la littérature et toute la civilisation de cette partie de l'Asie tire son origine de l'Inde. L'Inde a été le levain qui a mis en fermentation toutes les idées religieuses, politiques et morales que nous devons à cette ces contrées depuis l'antiquité la plus reculée. Sa culture intellectuelle toute formée, telle que nous la ~~con~~ connoissons dans la littérature

Sanscrite,

Sanscrite, a passé dans les pais voisins, et elle est reconnoissable partout où elle a transpiré. C'est à elle que le Kavi doit son origine. Mais il y a, surtout dans les langues, aussi des affinités qui ne trahissent pas cette forme mûre et achevée des mots Sanscrits qu'on rencontre dans le Kavi, qui me semblent être plus antiques et que je crois devoir rappeller à un ordre de choses où le Sanscrit lui-même étoit encore à se former. C'est ainsi que je ne crois pas pouvoir dériver l'Alphabet Tagala du Devanagari; mais je ne prétends pas nier pour cela que cet Alphabet n'ait pas pû être apporté de l'Inde aux Philippines, je le crois même en liaison intime avec le Devanagari, mais comme un échelon antérieur que l'Inde a laissé loin derrière elle, tandis que les Tagalas y sont restés.

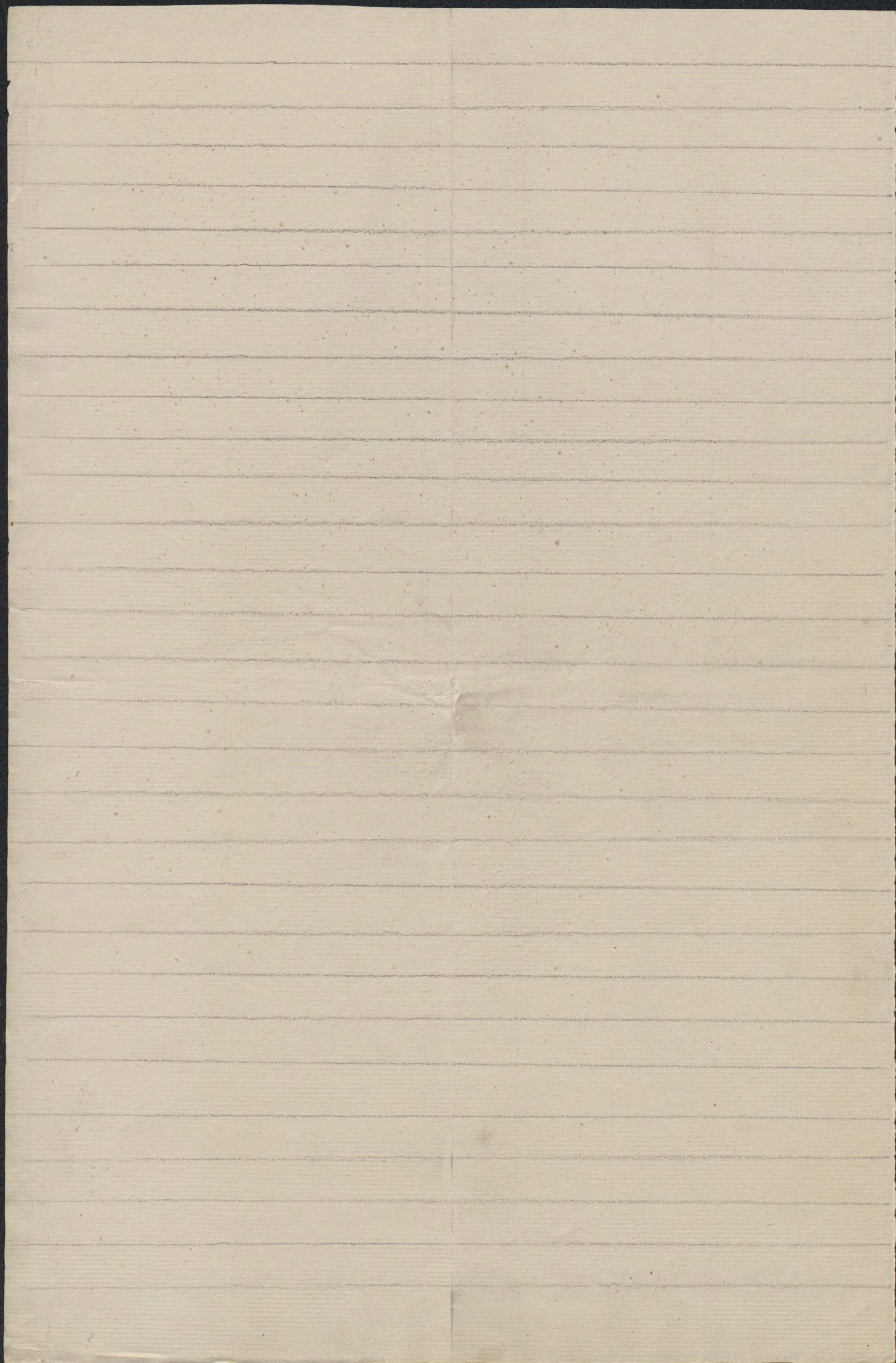
Vous supposez, Mr. aux caractères Devanagari une origine purement Alphabétique. Je partage cette opinion jusqu'à un certain point, mais il faut que je m'explique. Rien ni dans le Devanagari, ni dans les autres Alphabets de cette partie de l'Asie n'est vraiment syllabique. Le premier principe de ces Alphabets est de décomposer les sons, tandisque un Alphabet syllabique les laisse réunis. Mais ces Alphabets Asiatiques en question n'ont pas d'abord vaincu toutes les difficultés que présente la décomposition des sons, et ils n'ont pas adopté dès le principe la méthode d'assigner à chaque son un signe particulier et de regarder, ce qui est le dernier point de la décomposition, la consonne et la voyelle de valeur égale, étant l'une et l'autre des élémens, non pas de la syllabe seulement, mais du mot, véritable élément de la langue, comme organe de la pensée. Ces différentes raisons les ont conduit à un système d'aggroupement qui forme des ~~ensembles (si Vous daignez me passer cette exp~~ des réunions de signes, comme les syllabes sont des réunions de sons. C'est pourquoi on est forcé de les nommer syllabiques. Le Devanagari a perfectionné cette route, mais il ne l'a pas quitté, et tout alphabétique qu'il est dans son principe, il est resté syllabique dans son système graphique.

phique.

J'ai oublié, M. de dire dans ma lettre imprimée que je regarde les lettres composées de l'Alphabet Bugis comme y ayant été ajoutées postérieurement. Les travaux littéraires auxquels les Bugis se livroient, pouvoient provoquer ces tentatives d'amélioration.

Mon ouvrage sur la langue Kavi m'occupe toujours encore. Je tâcherai d'y rendre en même temps sommairement compte de la structure grammaticale de toutes les langues de la souche Malaye qui nous sont connues. Mais il ne pourra paroître qu'au commencement de l'année prochaine. Ce délai me procurera l'avantage de pouvoir encore enrichir mon ouvrage des données que me fournira Votre Bibliothèque Malaie que j'attends avec la plus vive impatience.

Veuillez agréer, M. l'expression réitérée de toute ma reconnoissance et de ma considération la plus distinguée.



Monsieur le Baron

Je ne puis vous ~~exprimer~~ assez vivement ma reconnaissance pour l'extrême bienveillance que vous voulez bien me temoigner dans votre dernière lettre. La bonté avec la quelle vous avez accueilli des essais bien imparfaits et que je regrette de n'avoir pu rendre dignes de votre indulgence, a depassé non seulement le très faible merite de mes travaux, mais encore les esperances que j'avais reposées dans votre caractere bienveillant. Permettez moi de vous assurer, Monsieur, que je ne merite nullement toutes les expressions flatteuses dont vous chatouillez mon amour-propre; vous m'en aviez deja comblé, vous m'en accablez dans la dernière lettre dont vous m'avez honoré; je ne puis les

accepter que comme la manifestation de l'intérêt que vous prenez aux études utiles et comme des encouragemens au zèle de ceux qui s'y livrent.

Vos bontés mêmes ne laissent d'excuses à mon trop long silence, que celles que je suis assuré de trouver dans votre inépuisable indulgence. Je ne vous dissimulerai pas plus longtemps, Monsieur le Baron, les motifs qui ne m'ont pas permis jusqu'à présent de rédiger les observations que vous aviez bien voulu provoquer; j'espère qu'ils obtiendront grâce à vos yeux. Je me suis avoué que j'avais pris trop de confiance en moi lorsque je m'étais chargé de présenter quelques observations sur les principes que vous aviez développés; j'ai craint de paraître bien présomptueux en voulant compléter ou contredire vos opinions sur un sujet _of which_, pour employer une heureuse expression de la langue anglaise, _you made yourself a great master_; j'ai craint que cette intention seule ne fût considérée comme peu respectueuse pour votre nom auquel est acquise une si grande autorité; ce sentiment de timidité m'avait empêché de rédiger des observations dont la matière était depuis longtemps préparée. Mais votre dernière lettre, Monsieur le Baron,

est si pressante que je me suis déterminé à rejeter toute pudeur : La rédaction est commencée ; je prends tout le soin possible de garder les convenances dans leurs détails les plus minutieux, de surveiller sévèrement mon style et de sauver, permettez moi de le dire, par la politesse des formes l'impertinence du fait même. J'aurai l'honneur de vous envoyer la première partie de ces observations dans ma prochaine lettre.

Les ordres sont donnés pour le tirage des exemplaires de votre mémoire, que Monsieur le Baron Al. de Humboldt avait demandés en votre nom, pendant son séjour à Paris. Je ne puis encore accepter les remerciments que vous voulez bien m'accorder, Monsieur, pour la correction de l'impression ; je possédais d'avance dans votre lettre une bien précieuse récompense de quelques misérables soins matériels. J'espère que le tirage à part pourra vous être remis dans un mois ; Mr Saint-Martin surveille cette affaire.

Je ne puis vous exprimer toute ma gratitude, Monsieur le Baron, pour l'obligeance que vous avez eue de m'envoyer la Grammaire Tagale du P. Thom. Ortiz, et la permission que vous m'avez donnée d'en faire un aussi long usage que je le désirais. Je n'abuserai point de votre

complaisance; je la garderai encore une quinzaine de jours et je la remettrai à la legation Prussienne avec ma prochaine lettre. Cette grammaire me parait être plus savante et plus methodique que toutes celles que j'ai encore examinés. J'oubliais de vous dire, Monsieur le Baron, que si les bruits de guerre etrangère qui viennent nous inquieter au milieu de notre triste victoire sur la guerre civile, prenaient quelque consistance, je m'empresserais de deposer votre volume à la Legation, en recommandant instamment de le faire rentrer le plutot possible entre vos mains.

J'ai l'honneur, Monsieur le Baron de vous envoyer la brochure que je vous avais promise; un second exemplaire est destiné à Monsieur le Baron Alexandre à qui je vous prie de vouloir bien faire accepter l'expression de mes sentimens respectueux. Vous verrez, Monsieur, que je ne pouvais mieux detromper les bienveillantes esperances que vous aviez conçues de mon travail qu'en vous le faisant connaître; je dois craindre que vous ne lui appliquiez dans toute sa severité le proverbe ridiculus mus. La premiere partie traduite de Wernolij et annotée est assez complete; mais

complaisance ; je la garderai encore une quinzaine de jours et je la remettrai à la legation Prussienne avec ma prochaine lettre. Cette grammaire me paraît être plus savante et plus méthodique que toutes celles que j'ai encore examinées. J'oubliais de vous dire, Monsieur le Baron, que si les bruits de guerre étrangère qui viennent nous inquiéter au milieu de notre triste victoire sur la guerre civile, prenaient quelque consistance, je m'empresserais de déposer votre volume à la Legation, en recommandant instamment de le faire rentrer le plutôt possible entre vos mains.

J'ai l'honneur, Monsieur le Baron de vous envoyer la brochure que je vous avais promise ; un second exemplaire est destiné à Monsieur le Baron Alexandre à qui je vous prie de vouloir bien faire accepter l'expression de mes sentimens respectueux. Vous verrez, Monsieur, que je ne pouvais mieux détromper les bienveillantes espérances que vous aviez conçues de mon travail qu'en vous le faisant connaître ; je dois craindre que vous ne lui appliquiez dans toute sa sévérité le proverbe ridiculus mus. La première partie traduite de Werndly et annotée est assez complète ;

mais

mais la seconde pour laquelle je n'ai eu d'autres secours qu'une liste aride de titres mal transcrits, est excessivement defectueuse; l'ensemble est une compilation d'une grande secheresse et d'un tres faible interet.

Permettez moi, Monsieur le Baron, de vous exprimer ma reconnaissance personnelle pour l'interet que vous preniez au retablissement de la santé de Mr A. Remusat. Lorsque j'ai eu l'honneur de vous ecrire dans le mois de mai, nous etions pleins d'esperance; la maladie qui s'etait aggravée pendant la plus grande intensité du cholera, ne semblait avoir laissé à Mr A. Remusat qu'une grande faiblesse et nous avions toute confiance dans la force de son temperament. Vous n'ignorez plus combien cruellement ont été trompées ces esperances. Ce n'est pas à vous, Monsieur, que j'apprendrai quel homme eminent était Mr A. Remusat; personne mieux que vous n'appreciait combien il y avait de noblesse et de bienveillance dans son caractere, combien de force de pensée, de finesse d'observation dans son esprit. Il n'y avait point de science qui ne fut tributaire de ses idées, ses vues s'etendaient à tout, ses observations penetraient toutes choses, il faisait à toutes les etudes l'application d'un esprit juste qui ne lui permettait jamais de depasser la verité, qui la lui faisait souvent atteindre.

servi par une admirable facilité d'esprit, il faisait une decouverte en plaisantant, il creait un systeme dans une conversation, il faisait une seance d'assemblée litteraire à lui seul, il remplissait tout de sa presence. Ce qu'on appercevait d'abord en lui, ce n'etait pas le savant, c'etait l'homme spirituel, d'une conversation facile et aimable, ayant un sentiment exquis des convenances et donnant à toutes les choses du monde les formes originales de son esprit : combien de personnes ne l'ont connu que dans le salon ! mais lorsque la conversation devenait grave et prenait un caractere scientifique, bientot l'homme de la science se revelait, prenait son rang de lui même et dominait l'entretien qu'il n'avait fait encore que partager : combien cette science même etait interessante pour les personnes les moins bien disposées en faveur des etudes serieuses ! il savait la leur mesurer, la faire egayer même par l'esprit dont il la couvrait. Cette conversation etait serieuse et pleine de dignité avec un savant ; alors seulement il faisait effort d'esprit pour maintenir une superiorité qu'il se sentait acquise, il dirigeait les idées mises en communication, leur imprimait son mouvement, soutenait avec avantage la discussion, ne la laissait point s'ecarter de son but et avait presque toujours le talent de

de réduire les autres opinions à la sienne, ou du moins de lui concilier d'honorables suffrages. Les personnes qui l'ont entendu traiter avec une incroyable facilité d'improvisation des questions d'administration, ont regretté qu'il ne se fût pas présenté à la tribune parlementaire ou aux conférences diplomatiques ; c'était regretter qu'il ne put vivre double. Il était une des plus belles gloires de la France ; le second, tant que Cuvier a vécu, dans l'étude générale et systématique des sciences naturelles, le premier dans l'étude des sciences historiques il porta le génie dans l'érudition, il divina, je pourrais presque dire, il créa une langue, il recomposa toute l'histoire de la haute-Asie, il entreprit de nous faire connaître les productions naturelles de la Chine et du Japon mieux que ne l'avaient fait tant de voyageurs, ~~enfin~~ il nous révéla une des plus belles et des plus intéressantes religions de l'Asie ; il s'était comme dévoué à l'étude du Bouddhisme, cette grande question historique et religieuse était devenue la passion des deux dernières années de sa vie : il avait rédigé les premiers chapitres de sa collection de Voyages Bouddhiques ; cet ouvrage qui promettait d'être le plus beau de ses travaux et qui donnait une histoire complète de l'Inde au 4e siècle de notre ère, devait ouvrir une série de publications Bouddhiques dans la quelle eussent été épuisées toutes les questions de divers ordres qui se rattachent à cette antique religion : on peut dire

avec verité que Mr A. Remusat est mort dans son triomphe. S'il eut vecu dix années de plus, qui peut pré dire a quelle hauteur il se fut elevé? il ne pouvait obtenir des personnes qui avaient le bonheur de le connaître plus d'estime et de considération, mais les honneurs l'attendaient; il etait deja secretaire-perpetuel designé de l'acad. des I. et B. L.; son histoire Naturelle de la Chine et du Japon le designait au choix de l'academie des Sciences; l'academie française ne pouvait se dispenser d'admettre dans son sein celui dont Benj. Constant avait dit « il n'y a qu'un homme en France qui connaisse toutes les richesses de la langue française »; les titres honorifiques, la pairie etaient peut etre les derniers faveurs que lui reservat la munificence royale: N'etait il pas lui meme Roi de la Science? Et cependant combien peu il estimait ~~[illegible]~~ ses travaux et sa gloire! il semblait que cette immense etude dans la quelle il resumait une grande partie de toutes les connaissances humaines ne fut pour lui qu'une distraction; c'est que ses idées se portaient souvent au delà de cette vie; vous comprendrez mieux, Monsieur, combien il y avait de melancolie et meme de tristesse dans cet esprit en apparence si leger, lorsque je vous aurai repeté les paroles qu'il me dit quelques jours avant sa maladie « l'etude est une ivresse de bonne compagnie, dont nous nous faisons une habitude, parce

qu'elle

qu'elle nous fait oublier les maux réels de la vie ». Ce n'était en effet que dans l'étude qu'il avait trouvé de bienfaisantes consolations, lorsqu'il avait eu le malheur de perdre sa mère pour laquelle il avait une affection si touchante qu'il était presque parvenu à la faire partager à toutes les personnes qui jouissaient de son amitié : pour parler dignement de ce sentiment pieux, il faudrait emprunter tout ce que la vieille philosophie chinoise a de plus délicat et de mieux senti en ce genre. Je termine par deux mots qui composent le plus bel éloge des qualités intellectuelles et morales de Mr A. Remusat : M. S. de Sacy qui, vous ne l'ignorez pas, Monsieur, avait témoigné beaucoup de froideur à Mr Remusat dans ces dernières années, a dit, en apprenant sa mort, « c'est une perte non moins grande que celle de Cuvier, mais plus irréparable » ; un des jeunes amis de Mr A. Remusat (Mr J. Mohl) disait quelques jours après ce déplorable événement « je suis comme un orphelin » ; il n'y a aucun de nous qui ne se réunisse à cette heureuse expression d'un sentiment commun. Je vous demande pardon, Monsieur, de vous avoir si longuement entretenu de Mr A. Remusat ; mais je trouve quelque consolation dans son éloge et je trouverai, j'en suis assuré, une excuse dans la haute considération et dans l'estime affectueuse que vous lui accordiez.

J'ai l'honneur, Monsieur le Baron, de vous envoyer la copie exacte que j'avais faite autrefois de la première partie d'une Grammaire Algonquine Mste : je vous prie de vouloir bien la garder et je désire

vivement qu'elle puisse vous être de quelqu' utilité pour vos recherches sur les langues americaines : je me propose de vous donner des details sur le MS. original dans ma prochaine lettre.

Je vous prie,

Monsieur le Baron

de vouloir bien agréer l'expression de ma considération la plus distinguée et la mieux sentie

E. Jacquet

Paris ce 5 Juillet 1832

directement où elle puisse vous adresser quelque chose pour vos recherches
sur les langues américaines. Je me propose de vous donner des détails
sur le Mss. Aztèque dans ma prochaine lettre.

Agréez je vous prie

Monsieur le Baron

Veuillez bien agréer l'expression de ma considération
la plus distinguée et la mieux sentie

E. Jacquet

7 Juillet 1832



Monsieur le Baron

J'ai l'honneur de vous adresser les exemplaires du tirage à part de votre Lettre insérée dans le cahier de Juin du Journal asiatique ; je regrette beaucoup de n'avoir pu, quelque empressement que j'y aie apporté, les retirer, je pourrais dire, les arracher plutot des presses de l'Imprimerie Royale

Je vous renvoie, Monsieur le Baron, avec mille remercîmens et mille excuses la grammaire Tagala que vous avez eu la complaisance de me communiquer. J'ai commis l'indiscrétion de la garder entre mes mains plus longtemps que ne me le permettaient les convenances ; mais j'espère, Monsieur, que vous voudrez bien m'excuser sur les déplorables malheurs qui ont rempli ces deux

derniers mois et qui ne m'ont point laissé la libre disposition de mon esprit. Je ne puis vous représenter l'état de torpeur, je dis presque, de stupidité, dans le quel je me trouve depuis la mort de Mr Sainte Martin : mes forces intellectuelles et morales sont brisées, j'eprouve une lassitude d'esprit qui affecte ma santé, le plus leger travail me fatigue, je suis epuisé : mes amis sont dans la même situation et subissent egalement l'influence de la consternation : nous avons maintenant à defendre notre existence physique contre les sevices d'un fleau destructeur, notre existence intellectuelle contre les intrigues de nos ennemis et l'existence morale de nos illustres protecteurs contre les calomnies de la haine qui n'ont pas même attendu leur dernier soupir ; c'est une vie d'anxiété et de vertige qui devient de jour en jour plus penible.

Je vous prie, Monsieur le Baron, de ne considerer ces deux ou trois lignes que comme une lettre d'envoi ; j'aurai l'honneur dans deux ou trois jours de vous donner plus de

détails sur la situation de la littérature orientale en France et de la Société asiatique en particulier ; si je ne l'ai fait dès aujourd'hui c'est que je ne voulais point apporter de nouveaux délais à l'expédition de vos brochures.

Je vous prie, Monsieur le Baron, de vouloir bien présenter mes respects à Monsieur le Baron Alexandre de Humboldt, et agréer l'assurance de la considération bien sentie avec laquelle j'ai l'honneur d'être votre très humble et obéissant serviteur

E. Jacquet

Paris ce 15 aout 1832

P. S. Nous nous occupons présentement à recueillir les divers fragmens inédits laissés par Mr A. Remusat, pour en former une suite à ses Mélanges asiatiques : je sais, Monsieur le Baron, que votre savant ami vous avait adressé une longue lettre sur la particule chinoise <u>naï</u> ; vous jugerez mieux que personne si elle est de nature à entrer dans cette compilation ; si vous la croyez digne de publication, n'y aurait-il point d'indiscrétion, Monsieur le Baron, à vous en demander une copie qui serait remise à Madame Ve Remusat ?

E. J.

Monsieur

Monsieur le Baron G. de Humboldt

Berlin

Ueber den Infinitiv.

JENAISCHE
ALLGEMEINE LITERATUR-ZEITUNG.
NOVEMBER 1826.

PHILOLOGIE.

Ratibor, (gedruckt b. Kupfer in Breslau): *Ueber den Infinitiv.* Einladungsschrift zur öffentlichen Prüfung der Schüler des königl. Gymnasiums in Ratibor am 5, 6 und 7 April, von *M. Schmidt,* Oberlehrer. 1826. 66 S. Anhang. Schulnachrichten enthaltend. S. 67—88. gr. 4.

Eine mit grofsem Fleifs, Scharffinn und gründlicher Gelehrfamkeit durchgeführte Abhandlung über eine nicht leichte Aufgabe der allgemeinen Grammatik. Zuerft führt der Vf. die verfchiedenen Meinungen älterer und neuerer Grammatiker über den Infinitiv an; dann zeigt er §. 4 ff., dafs, da das Prädicat eines Satzes entweder ein Subftantiv, oder ein Attributiv fey, und letztes entweder als Adjectivum ein dauerndes Merkmal, *arbor eft viridis*, oder als Participium ein momentanes, vorübergehendes, *arbor eft virens* = *viret*, bezeichne, der Infinitiv mit dem Participium nicht in eine Claffe geftellt werden könne, folglich auch kein Modus fey, indem er nicht, wie das *Verbum finitum* und das Participium mit *fum*, das momentane Merkmal mit der Copula enthalte, und fo das Prädicat mit dem Subject in Verbindung bringe; aber auch kein Adverbium, weil er nicht die Befchaffenheit eines Merkmals angebe, fondern die Richtung einer Thätigkeit beftimme, z. B. ich will lefen, ich fehe fchreiben. In dem Infinitiv §. 6 ift ein an einer Sache befindliches Merkmal als von derfelben gefchieden aufgefafst, und die ihm wefentlichen Eigenfchaften find in der Idee zu einem Ganzen vereinigt. So ftellen *lieben*, *lefen*, Merkmale vor, welche abftrahirt find von den Subjecten, an welchen fie fich fanden, und welche von der Vorftellung zu abgefchloffenen Ganzen zufammengefafst find. Der Infinitiv ift alfo ein Subftantivum, wofür er auch wirklich fteht, z. B. *Praeterea meminiffe iacet languetque fopore. Lucret. Hic vereri perdidit. Plaut.*; er hat ein Genus und in manchen Sprachen den Artikel, wiewohl auch mehrere Eigenthümlichkeiten: er ift in mehreren Sprachen indeclinabel, und hat keinen Plural, ihm wird das Adverbium beygefetzt, und er regiert den Cafus Verbi. Findet fich aber nun auch diefes bey manchen anderen Subftantiven: fo leuchtet doch ein, dafs er ein Subftantiv befonderer Art feyn müffe, worauf auch der Gebrauch des Artikels bey ihm hindeutet. Es giebt §. 8 vier Arten von Subftantiven: *Nomina propria* und *appellativa*, *collectiva* und *abftracta*. Die *Collectiva fubftantiva* find entweder von dauernden Merkmalen hergenommen, z. B. τὸ καλόν, worunter man alle Dinge begreift, die das Merkmal des Schönen an fich tragen; oder von momentanen Merkmalen, die auf Tempus und Genus hinweifen, und diefe Begriffe werden durch das Participium zugleich mit in das Collectivum aufgenommen: Gebackenes, τὸ γράφον, τὸ γεγραμμένον. Ein Abftractum ift ein mit Freyheit gefchaffenes Subftantiv, welches ein einzelnes Merkmal als ein in der Vorftellung von dem Gegenftande, an dem es fich befindet, getrenntes Ganzes darftellt. Bey den Abftractis von dauernden Merkmalen wird entweder zugleich die Zeit, in welcher das dauernde Merkmal vorhanden war, mit bezeichnet, z. B. *bonum effe*, *bonum fuiffe*, *bonum futurum effe*, oder der blofse Begriff des Merkmals ohne Rückficht auf Zeit ausgedrückt: Güte, Schönheit, Bitterkeit. Die Abftracta von momentanen Merkmalen hingegen find dreyfacher Art, je nachdem man die verfchiedenen Bedingungen, auf welche ein momentanes Merkmal hinweift, mit aufnimmt, oder von ihm abftrahirt. a) Man kann die Ideen des Tempus und Genus, welche fich mit dem Begriffe eines momentanen Merkmals vereinigen, mit in das Abftractum aufnehmen: γράψαι, γραφθῆναι. Als eine Unterart des Activum erfcheint in mehreren Sprachen das Medium, z. B. γράψασθαι. b) Man kann von der Zeit und Tranfition abftrahiren, und nur noch das Genus mit in das Abftractum aufnehmen: γράψις, γράμμα. c) Man kann nur das momentane Merkmal auffaffen, ohne auf Zeit, Genus und Tranfition Rückficht zu nehmen: γραφή. Alle diefe Abftracta nennt man *Verbalfubftantiven*. Der erften Gattung derfelben gehört der Infinitiv an, welche die Anfchauung eines momentanen Merkmals giebt, als ein abgefchloffenes Ganzes gedacht, welches die Begriffe der Zeit und des Genus mit umfafst, wie in der griechifchen, lateinifchen und in allen romanifchen, germanifchen und flavifchen Sprachen. Für die dritte Gattung ift das lateinifche Supinum und Gerundium, in fofern hier das Genus nur an der Conftruction erkennbar, nicht aber durch das Wort felbft beftimmt ift. Da nun bey momentanen Merkmalen, wenn fie eine Thätigkeit bezeichnen, der Gegenftand derfelben im Accufativ ausgedrückt wird, diefer Cafus aber eigentlichen Subftantiven fremd ift, die dafür den Genitiv bey fich haben: fo entftand bey diefen Verbalfubftantiven eine Collifion beider Cafus. §. 14. Bey dem Infinitiv, welcher die meiften Beftimmungen mit dem *Verbo finito* gemein hatte, fiegte der Begriff des momentanen Merkmals über die Abftraction, und daher hat er in den genannten

98

Sprachen den Caſus *Verbi* bey ſich, auſser wenn im Deutſchen der Artikel davor ſteht. Bey der zweyten, mit dem *Verbo finito* weniger verwandten Gattung ſteht hingegen der Genitiv; auſser im Lateiniſchen bey denen auf *io* bisweilen der Accuſativ, z. B. *Quid tibi hanc digito tactio eſt? Plaut.* Bey der dritten Gattung ſind die Gerundia und Supina zu einer Zeit gebildet, wo man ihre Entſtehung aus einem momentanen Merkmale noch lebendig fühlte; daher ſie auch, wenn ſie active Bedeutung hatten, nach der Weiſe des *Verbi finiti* conſtruirt wurden. Uebrigens wählt man §. 15 nicht immer die beſtimmteſte Form dieſer Verbalſubſtantiven, ſondern braucht oft als gewöhnlichere Form den Infinitiv des Präſens ſtatt des Infinitivs aller Tempora, und den Infinitiv des Activs ſtatt des Paſſivs, indem man die genauere Beſtimmung aus dem Zuſammenhange erſehen läſst. Die Tempusformen des Infinitivs ſind mangelhafter, als die des *Verbi finiti*. §. 16. Nach dem Vf. ſind 1) für die drey relativen Tempora der genauer beſtimmten Vergangenheit, bey der Angabe, ob ſie vor einer anderen vergangenen, vor einer gegenwärtigen, oder einer zukünftigen Zeit vorausging, das Plusquamperfectum, Perfectum und Fut. exactum: ἐτέτυπτο, τέτυπται, τετύψεται, die Infinitive τετύφθαι und τετύψεσθαι, im Activum nur τετυφέναι vorhanden. 2) Für die drey Formen der genauer beſtimmten gegenwärtigen Zeit, bey der Angabe, ob ſie gegenwärtig war bey einer vergangenen, bey einer gegenwärtigen, oder einer zukünftigen Zeit, das Imperfectum, das relative Präſens und das relative Futurum: ἐτύπτετο, τύπτεται, τυφθήσεται, nur ein Infinitiv, der von dem aoriſtiſchen Präſens entlehnt iſt: τύπτεσθαι. 3) Für die durch Beſtimmungen des Futurum entſtehenden drey relativiſchen Tempora, die durch das Imperfectum, Präſens und Futurum eines Hülfsverbum umſchrieben werden, ἔμελλε τύπτεσθαι, μέλλει τύπτεσθαι (ſ. τυφθήσεται), μελλήσει τύπτεσθαι iſt der Inf. des aoriſtiſchen Futurum τυφθήσεσθαι, auch wohl die Umſchreibung μέλλειν τύπτεσθαι und μελλήσειν τύπτεσθαι gewöhnlich. Nur für die Vergangenheit ſind im Paſſiv vorhanden der Inf. des aoriſtiſchen Präteritum (Aoriſt) τυφθῆναι, der Inf. des Futurum exactum τετύψεσθαι, und der Inf. des Perfectum τετύφθαι, welchen zugleich das Plusquamperfectum vertritt. Daſs nun nicht für alle 9 relativiſchen Tempora Infinitive vorhanden ſind, beweiſt noch nicht, daſs ſie nicht gebildet werden könnten, da ja auch vom *Verbum finitum* nicht alle relativen Tempora gebildet ſind; auch ſprechen für die Möglichkeit der Bildung die einzelnen vorkommenden Formen. In gleichem Verhältniſſe ſteht das Participium. Logiſch könnten ſo gut, wie vom Infinitiv, zwölf Participien vorhanden ſeyn.

Ueber das bisher Angeführte erlaubt ſich nun Rec. Folgendes zu bemerken. Wenn der Infinitiv §. 4 nicht mit dem Participium in eine Claſſe zu ſetzen iſt: ſo folgt daraus noch nicht, daſs er kein Modus ſey. Nach der Definition des Vfs. aber, der unter Modus die Art und Weiſe der Verbindung des Prädicats vermittelſt der Copula mit einem Subject verſteht, kann eben ſo wenig das Participium mit zu den Modis gerechnet werden, weil bey ihm die Copula erſt durch das *Verbum ſubſtantivum* ausgedrückt werden muſs. Offenbar iſt bey dieſer Definition Modus mit dem Charakter des *Verbi finiti* verwechſelt, und nach derſelben könnte beynahe eben ſo gut dem Adjectiv ein Modus zugeſchrieben werden, worauf auch die oben unter den Abſtractis erſter Art aufgeführten Formen: *bonum eſſe, bonum fuiſſe, bonum futurum fuiſſe*, führen müſſen. Der Modus hat es allein mit dem Verbo zu thun, und in ſofern der Infinitiv den Begriff eines Verbi ganz allgemein, das Seyn oder den bloſsen Zuſtandsbegriff mit Andeutung des Tempus und Genus ausdrückt, — weſswegen ihn Apollonius *de Synt.* 3, 13 *extr.* ἐλλιπεστέρα ἡ ἀπαρέμφατος ἔγκλισις, den unvollkommneren Modus unter den übrigen, nennt, — iſt er mit vollem Rechte Modus zu nennen. Findet man die Definitionen der Alten von der Benennung ἔγκλισις, denen dabey immer zugleich rhetoriſche Rückſichten vorſchwebten, vgl. *Harris* Hermes I, 8. S. 116 ff., nicht ganz auf ihn paſſend, was hindert uns denn, den Begriff von Modus allgemeiner zu faſſen, und darunter die Art und Weiſe, wie der Redende einen Zuſtand angiebt, zu verſtehen? Daſſelbe gilt nun auch vom Gerundium und Supinum, die der Vf. §. 30 ganz recht als genauere Beſtimmungen des Infinitivs betrachtet. Der Infinitiv kann daher auch ſeiner Natur nach kein Subſtantivum ſeyn. Der Gebrauch deſſelben als Subſtantiv, das *Genus neutrum* und der dabey ſtehende Artikel beweiſen dieſes ſo wenig, daſs unter dieſen Umſtänden auch jedes andere Wort als Subſtantiv betrachtet werden kann, wie τὸ καλόν, *iſtud triſte vale; clarum mane etc.* Dagegen beweiſen ſeine Form, die dem Subſtantiv ganz fremd iſt, ſeine Indeclinabilität, der Mangel eines Plurals, die Beſtimmungsfähigkeit durch Adverbien, die Rection des Caſus Verbi finiti, wenn auch dieſe, wiewohl nur ſelten, die Verbalſubſtantiven auf *io* annehmen, und endlich ſein Begriff, indem er das reine Seyn eines Zuſtandes bezeichnet, und daher die Beſtimmungen des Tempus und Genus anzunehmen fähig iſt, was bey keinem eigentlichen Subſtantivum Statt finden kann, offenbar, daſs er keineswegs ein Verbalſubſtantivum, ſondern Verbum ſey, womit zugleich das vom Vf. §. 20 Behauptete, wonach er den Inf. als Verbum zu betrachten Bedenken trägt, beſeitigt iſt. — Ganz ungegründet iſt endlich die Behauptung, daſs relative Tempora einen Infinitiv haben, und wo er fehle, wie beym Imperfect und Plusquamperfect, doch denkbar ſey. Den Beweis dafür iſt der Vf. ſchuldig geblieben, und wird ihn auch nicht führen können. Ein relatives Tempus bezieht einen Zuſtand in Hinſicht ſeiner Vollendung oder Nichtvollendung auf ein anderes Tempus, und wird dadurch erſt verſtändlich. Wie wäre dieſes beym Infinitiv möglich, welcher den Zuſtands- und Zeit-Begriff ganz allgemein giebt, wobey alſo von Vollendung und Nichtvollendung in Beziehung auf ein anderes Tempus gar nicht die Rede ſeyn kann? Solche Beziehungen werden erſt durch das Hülfsverbum, bey welchem er ſteht,

angedeutet, z. B. *volebam scribere, cupiebam scripsisse*, oder durch ein anderes *Verbum finitum*, welchem er zur näheren Bestimmung dient, vgl. *Apollonius de Synt.* III, 13, *pag.* 227 *Sylb.* Den *Inf. historicus* wird Niemand so leicht als *Inf. Imperfecti* ansehen wollen; und wenn im älteren Latein die von dem *Futurum exactum* gebildeten Infinitive, wie *expugnassere, impetrassere*, vorkommen: so sind sie, wie die bey *Vossius de Anal.* III, 17. *pag.* 82 angeführten Beyspiele beweisen, gerade so aoristisch gebraucht, wie anderwärts bey Dichtern besonders der *Inf. Praeteriti*, z. B. *Et dixit, Potui poenas tibi, Phoebe, dedisse; Sed peperisse prius. Ovid. Met.* 2, 608, und im Griechischen τετύφθαι, τετύψεσθαι *etc.* Vgl. *Hermann de emend. rat. gr.* II, 24. *pag.* 225 *sqq.*

Weiterhin handelt der Vf. §. 17 von dem Numerus und Geschlecht des Inf.; §. 18 von seinen Formen in der griechischen, lateinischen (aus *esse* entstanden), germanischen und anderen Sprachen; §. 19 von der Bildungszeit desselben. Von ihm, oder wenigstens von seinem Begriff, wurde erst das Verbum gebildet. Die Sprache der Kinder beweist es, dass man ursprünglich nur die Begriffe der Verben gab, und es der Willkühr des Hörers überliess, in welchem Verhältniss sie zu einander gedacht werden sollten. §. 21. Ueber den griechischen Infinitiv im Allgemeinen. Er steht nach allen Wörtern, welche mit einem Casus construirt werden können. Wie sein Gebrauch aber sich von dem des Participium unterscheide, und unter welchen Bedingungen der Inf., unter welchen das Participium gesetzt werden müsse, ist weder hier, noch anderswo erörtert. §. 22. Vom *Acc. c. Inf.* Da der Infinitiv auch als Nominativ die Person (das Subject) im Accusativ bey sich hat: so kann dieser Accusativ nicht vom *Verbum finitum* abhängen, sondern der Inf. hat ihn zu seiner genaueren Bestimmung bey sich, wie in: *Os humerosque deo similis.* Dass diese Construction bey den Lateinern nicht griechisch, sondern national sey, ist sehr gut gezeigt. Hieraus lassen sich zugleich die Constructionen: *hanc sibi rem praesidio sperant futurum: credo ego inimicos meos hoc dicturum: justam rem et facilem esse oratum a vobis volo*, erklären; denn eigentlich muss das zu *esse* gehörige Adjectivum oder Participium im Neutrum stehen; späterhin ging es durch Attraction in das Genus des Subjects über. Aus dieser Attraction ergeben sich auch die Redeweisen: *Vobis procul hinc extorribus ire edico; sensit medios delapsus in hostes; diceris lapsus esse etc.* §. 23. Der Inf. bey Ausrufungen hängt ab von einem nur durch Miene und Ton kund gegebenen Gefühl, dessen Richtung auf einen Gegenstand durch den Accusativ ausgedrückt wird, wie man sagt: *O stultum!* §. 24. Inf. nach Relativen, den Griechen eigenthümlich. §. 25. Der Inf. statt des Imperativs; ein Ueberrest alter einfacher Sprachbildung. Die folgenden §§. handeln vom lateinischen Supinum und Gerundium. Der lateinische Infinitiv vertritt jeden Casus, welcher aus der jedesmaligen Verbindung ersehen werden muss, z. B. *certa mori* und *certus eundi, Virg. Dativ. Fons etiam rivo dare nomen idoneus. Horat. Ablat. Barbari hostem depulisse contenti. Curt. Dignus amari. Virg.* Auch steht er als Accusativ häufig bey Verbis der Bewegung, z. B. *quod alii super alios legati venirent speculari dicta factaque. Liv.* 42, 25; auch: *Conjurata Graecia rumpere nuptias. Horat. Fruges consumere nati. Id.* Solche freye Verbindungen aber, an welchen die Griechen keinen Anstoss nahmen, mochten den Römern, deren Sprache sich in dem Munde der Juristen und Staatsmänner zur Klarheit und Bestimmtheit ausbildete, zu willkührlich erscheinen; und da man kein Mittel hatte, die Casusform mit Beybehaltung der Infinitivform auszudrücken, wie die Griechen im Gebrauche des Artikels gefunden hatten: so suchte man sich mit den bestimmteren Formen des Supinum und Gerundium zu helfen, ohne dass die Dichter sich das Recht nehmen liessen, im freyen Gebrauche der Infinitivform fortzufahren. Das Supinum in *um* wurde zur Bezeichnung der Richtung einer Handlung auf eine andere gebraucht, vorzüglich nach Verbis der Bewegung, bey welchen die Lateiner ursprünglich jeden Ort, nicht bloss Städtenamen, im Accusativ setzten, daher auch *ire infitias.* Das Supinum in *u*, bey Adjectiven, um deren Verhältniss zu einer Handlung auszudrücken, ist häufig eher für einen Dativ, als für den Ablativ, zu halten, z. B. *nec visu facilis, nec dictu affabilis ulli*, für das Sehen, Reden; wofür unter Anderem die Constructionen bey Cicero sprechen: *Quid est tam jucundum cognitu atque auditu; qui verbis ad audiendum jucundis uti possit; difficile est dictu; difficilis ad distinguendum similitudo.* Auch findet man *aqua potui jucunda, Plin. Levia sustentatui, gravia demersui. Appulej.* Die Römer selbst hielten diese Form nur für den Ablativ. Ursprünglich vereinigten sie nämlich die Beziehungen des Dativs und Ablativs in einerley Form. Die Supina sind sehr alt; daher sie auch nur bey Stammwörtern vorkommen, und keine Präpositionen annehmen. Beide hatten Anfangs active und passive Bedeutung. Als aber die bestimmteren Infinitivformen gebräuchlich worden waren, brauchte man der Kürze und Bestimmtheit wegen den Accusativ immer in activer, den Ablativ in passiver Bedeutung, und beide in bestimmten Constructionen. Die noch fehlenden Casusformen des Infinitivs und für die Präpositionen wurden durch das Gerundium ergänzt, das active und passive Bedeutung hatte. Hatte es in activer Bedeutung den Casus *Verbi* bey sich: so wurde auch statt desselben das passive Participium auf *ndus* genommen, z. B. *cupidus sum epistolae legendae*, und in der *Conjugatio periphrastica: legenda est epistola.* Nun blieb das Gerundium, wo es Hauptbegriff war, wie: *dividendo copias periere duces nostri. Liv.* Uebrigens ist das Participium in *ndus* mit dem in *ns* nicht bloss in der Form, sondern auch in der Bedeutung verwandt. So entsteht für den lateinischen Infinitiv folgendes Schema:

59

Nominat.	*legere, legiſſe, lecturum eſſe, legi etc.*	
Genit.	*legere etc.* — *legendi,* in activer und paſſ. Bedeutung.	
Dat.	*legere etc.* — *lectu,* paſſive Bedeutung — *legendo,* mehr active, als paſſ. Bedeutung.	
Accuſ.	*legere etc.* — (Infinitiv des nächſten Objects, ſeltener des entfernteren); *lectum,* Infinitiv des entfernteren Objects, ohne Präpoſition, active Bedeutung. — *legendum,* Inf. des entfernteren Objects, nie ohne Präpoſition, active und paſſ. Bedeutung.	
Ablat.	*legere etc.* — *lectu,* ohne Präpoſition, paſſive Bedeutung; — *legendo* mit und ohne Präpoſition, active und paſſive Bedeutung.	

In der Bedeutung dieſer Formen iſt kein Unterſchied; nur darin unterſcheiden ſie ſich, daſs der eigentlich ſogenannte Infinitiv in ſeiner Form zugleich Tempus und Genus ausdrückt, dafür aber der Caſuszeichen ermangelt; daſs dagegen das Gerundium und Supinum zwar Caſuszeichen haben, ihr Genus und Tempus aber nur aus dem Zuſammenhange erhellt.

§. 33. Vom *Inf. hiſtoricus* mit dem Subject im Nominativ; einem Ueberreſte alter einfacher Redeweiſe, deren ſich die Römer bey Beſchreibungen und Erzählungen bedienten. Er ſteht ſtatt des Imperfects, nie ſtatt des *Perfecti praeteriti.*

Rec. empfiehlt dieſe treffliche Abhandlung jedem, dem es um gründliche Belehrung über dieſe Gegenſtände zu thun iſt, und ſcheidet von dem gelehrten Vf. mit inniger Hochachtung und mit dem Wunſch, daſs er die Grammatik bald wieder mit einer ähnlichen Frucht ſeines Fleiſses bereichern möge.

— rn.

SCHÖNE KÜNSTE.

Berlin, in der Vereinsbuchhandlung: *Die Aufrührer,* eine Erzählung aus den Zeiten des Bauernkrieges, von *Friedrich Rother.* 1826. gr. 8. (1 Thlr. 4 gr.)

Die zu dieſem Romane benutzte Idee iſt ſchon ziemlich abgenutzt; denn der Vf. läſst ſeinen Helden Franz Hofer, deſſen Geburt und Herkunft in ein myſtiſches Dunkel gehüllt iſt, Anfangs in die Dienſte eines gar geſtrengen Ritters, Friedrich Graf von Falkenſtein, treten, dann aber von dieſem, wegen einer Liebſchaft mit ſeiner Fräulein Tochter, aus der Burg gejagt, aus denſelben Gründen, wie *Goethe* ſeinen „Götz von Berlichingen", — nämlich um die rohe zügelloſe Flamme des Aufruhrs zu dämpfen, und ihr eine vernünftige Richtung zu geben, — zum Anführer eines Theiles der rebelliſchen Bauern werden. Aber minder grauſam, als *Goethe,* läſst Hr. *R.* ſeinen Helden keinesweges in der Gefahr umkommen, ſondern Alles löſt ſich dieſes Mal, auf dem breit getretenen gewöhnlichen Romanenwege, am Schluſſe in Wohlgefallen auf, indem die Bauern ſchuldiger Maſsen beſiegt, und ab und zur Ruhe gewieſen werden; wobey ſichs denn entdecken muſs, daſs Franz Hofer der in zarter Kindheit von Zigeunern geraubte leibliche Sohn Ottos von Windek, des Buſen- und Zech-Freundes Friedrichs von Falkenſtein, folglich ein Pretioſus iſt, und nun natürlicher, oder vielmehr romanhafter Weiſe das Glück hat, die Braut heim zu führen. — Durch ruhige Sprache, ohne alles Geklingel, zeichnet ſich übrigens dieſer Roman vor vielen aus, und die zuweilen recht treffende Schilderung und Zeichnung der männlichen Charaktere (der des Fräuleins Friedrichs von Falkenſtein ſcheint uns nicht zart genug gehalten), haben uns vorzüglich gefallen. Der Vf. ſtellt uns z. B. den Charakter der Rebellenhauptleute mit einem einzigen Pinſelſtrich klar vor die Augen, wenn er den Fanatiker Winzer zum Loſungsworte im Kampfe wählen läſst: „für Gott und ſeine Vergeltung", den Wilddieb und Schurken Zänker: „für Rache und Beute", den menſchlichen Hofer: „für Liebe und Menſchlichkeit" (richtiger: „für Menſchlichkeit und Liebe"). Auch weiſs der Vf. ſeiner Erzählung dadurch, daſs er die Begebenheit in das Jahr 1525 ſetzt, und ſie ſo mit geſchichtlichen Wahrheiten aus dem Bauernkriege verwebt, ein beſonderes Intereſſe zu geben, und man nimmt daraus mit Vergnügen wahr, daſs er keinesweges den Leſer mit einem anmuthigen Geſchichtchen kurzweilen wollte, ſondern den höheren Zweck hatte, ihm im Gewande der Erzählung die ſo wichtige Wahrheit zu Gemüthe zu führen, daſs der geängſtigte Sclave ſeine Ketten am raſcheſten bricht, je härter und ſtärker ſie ſind, und, wenn er einmal die Schranken durchbrochen, in unzügelbarer Wuth Alles niederwirft, ja Recht und Billigkeit mit Füſsen tritt, bis er ſelbſt und ſein Unterdrücker zu Boden liegen, und — daſs daher nur Mäſsigung von Seiten des einen und des anderen Theiles zum rechten Ziele führe.

C.

An Herrn Oberlehrer Dr. Schmidt
Wohlgeboren
in Ratibor

Tegel, den 28. ~~September~~ October 1826

Schmidt

Ich bat Euer Wohlgeboren in meinem letzten Brief um Erlaubniß, Ihnen noch ausführlich über Ihre gehaltvolle Schrift schreiben zu dürfen, und schiebe dies um so weniger auf, als ich dieselbe eben wieder vollständig und genau durchgesehen habe.

Ich habe mich auf's Neue an dem belehrenden Reichthum scharfsinniger Bemerkungen erfreut, den Euer Wohlgeboren mit einer interessanten Auswahl von Stellen, welche eine ausgebreitete und sorgfältig benutzte Belesenheit in den alten Schriftstellern beweist, über den Theil der Grammatik und vorzüglich der Syntaxis, in welchen der Infinitiv einschlägt, zusammen gestellt haben.

Ihre Abhandlung muß schon dadurch jedem, der sich mit Sprachstudium beschäftigt, um so wichtiger werden, als Sie überall auch aus andern Sprachen Beweise herbeibringen, und ihre verschiedenen Constructionsart vergleichen. Ich übergehe indeß diesen ganzen Theil, und wende mich nur zu demjenigen, gegen den ich wünschte, Ihnen meine abweichende Meinung vorzutragen. Die Punkte, über die wir verschiedener Ansichten

folgen,

folgen, beruhen auch so feinen, ja ich möchte sagen, spitzigen Gründen, daß man sehr leicht darüber uneins bleiben kann, aber sie berühren auch sehr nahe die ersten Grundsätze der Grammatik, und schon darum, wenn es nicht überhaupt immer angenehm wäre, seine Ideen so gegenseitig auszutauschen, wo allein das reine Interesse an der zu suchenden Wahrheit vorwaltet, scheint es mir wichtig, den Gegenstand noch einmal zur Sprache zu bringen.

Ich werde dabei eigentlich mehr Bernhardi, als mich, zu vertheidigen haben. Denn die Zweifel, die ich Euer Wohlgeboren vortragen möchte, betrafen, noch außer der Streitfrage über den Infinitiv, Ihre Theorie der momentanen Merkmale und der Satzbildung überhaupt, so wie das, was Sie über die tempora sagen. Allein auch in Absicht des Infinitivs ist Bernhardi, wenn er ihn gleich ein Substantivum nennt, dennoch mehr meiner, als Euer Wohlgeboren Meinung. Denn er befaßt (§ 64. №. 5) den Infinitiv unter das Verbum, wie Sie (§ 20) nicht zu thun geneigt sind, und nennt ihn, ungeachtet er ihn zum Verbal-Substantiv

macht,

macht, (§ 47 Nr 1) ein Mittelglied zwischen dem Participium und Substantiv, was ich nicht logisch richtig finden kann. Denn wenn das Verbal-Substantiv nur Mittelglied, also Annäherung zum Substantiv ist, so muß es auch vom Substantiv selbst ausgeschlossen werden.

Dem Begriff des Participiums den des momentanen Merkmals unterzuschieben, scheint mir, wenn ich meine Meinung frei sagen soll, nicht zulässig, vielmehr der philosophischen Herleitung des Begriffs des verbum und der ganzen Bildung des Satzes wesentlich entgegenzustehen.

Zuerst bestimmt der Ausdruck momentan, dem dauernden entgegengesetzt, durchaus nicht das, was wesentlich im Participium liegt, sondern begreift, streng genommen, auch bloße Adjectiva unter sich. Denn ist nicht das Grün der Blätter ein andauerndes und momentanes Merkmal, da sie im Herbste gelb sind? und doch ist hier aller Begriff von verbum und Participium entfernt. Doch will ich hierauf kein Gewicht legen. Aber auf jeden Fall vermisse ich in Ausdruck und Begriff die Schärfe, die klar und rein das Wesen des Participiums anzeigt. Herr Westgebaum nennen momentanes Merkmal das-

jenige

jenige, was man sich nur als vorüber-
gehend an einer Sache denkt. Hierbei bleibt
man nun ungewiß, ob das Charakteristi-
sche dieser Merkmale in der Zeit ihrer
Dauer, oder darin liegt, daß sie eine
Energie (Handeln, Leiden, sich befinden) sind.
Es scheint sogar, als erklärten Sie Sich
für das Erstere, da Sie (S. 6) die Thätig-
keit nur erst an die Zeit anknüpfen.
Hieraus entsteht nun aber, meiner Mei-
nung nach, eine wahre Verdunkelung
des scharf aufzufassenden Begriffs ~~nicht~~
des Participii. Denn das Charakteristische
dieser liegt gerade in der Energie, und
die Zeit knüpft sich nur an diese an.
Ja, genau genommen, ist es nicht einmal
die Zeit, insofern sie aus Gegenwart,
Vergangenheit und Zukunft besteht, welche
beim Participium mitgedacht wird. Es
sind nur die ~~Zeit~~ Drei, bei jeder Energie
nothwendig zu unterscheidenden Punkte, die
aber freilich sinnlich, also in der Zeit
wirklich werden, wie Bernhardi mir sehr
gut (S 43 No 8) zu beweisen scheint. Jene
als Vergangenheit, Gegenwart und Zu-
kunft gedachte Zeit gehört der Copula an,
und bei Euer Wohlgeboren Begriff eines
momentanen Merkmals entsteht nun
wieder, wenn ich nicht ganz irre, da-
raus eine Verlegenheit, daß dieselbe

gleichsam

gleichsam aller Zeit an sich nicht, ~~welches~~ was vorzüglich bei der Erörterung der tempora sichtbar wird. Ueberhaupt hätte ich gewünscht, Euer Wohlgeboren hätten sich auch über die Copula erklärt. Soll diese nichts als das Gleichheitszeichen der Mathematik sein, so kommt, wie es mir scheint, niemals ein Satz zu Stande. Ist sie aber das substituirende Seyn, so wird man, dünkt mich, von selbst darauf geführt, das momentane Merkmal in ein wahres energisches Participium umzuschaffen.

In Bernhardi's Definition ist dagegen das Participium in seinem eigentlichen Wesen aufgefaßt, und vielleicht ist nur sein Ausdruck in § 40 Nr 7 zu tadeln, wobei ich jedoch bemerken muß, daß derselbe in der Citation in Ihrer Abhandlung (S. 6. Z. 8) durch den Druckfehler eines ausgelassenen Commas zwischen kräftig und wirkend, unangemessener erscheint, als bei ihm, wo er sagt: sind kräftig, wirkend u. s. f. Er hätte bei den Worten: energisch, sich bewegend stehen bleiben sollen, und hinzusetzen, daß das Leiden ebenso eine Bewegung im Leidenden erheische, der je das Leiden ertragen, d. h. gegenwirken muß. Im Grunde ist das aber nicht nothwendig. Denn das part. pass.

Taucht ~~Drückt~~

Deutet ~~Drückte~~ ja ebenso gut eine Handlung aus, nur von Seiten dessen, durch den sie geschieht. Auch die verba, wie ὄζειν, albere bilden, dünkt mich, gar keine Ausnahme, sie sind nur Metaphern, wie die Sprache so viele hat. Das Adjectivum gleich wird, als wäre es eine Handlung des Gegenstandes, in das Participium gleichend umgebildet, und so entstehen mit dem Begriff des Seyns jene verba. Auch scheint Bernhardi selbst den Zweifel, den er in der 1801 erschienenen Sprachlehre hierüber hatte, 1805 aufgegeben zu haben, da er in den in diesem Jahre herausgegebenen Anfangsgründen bei seiner ersten Definition bleibt.

Ich bin nun zwar gar nicht der Meinung, daß man schlechterdings Herrn Bernhardis Behauptungen ängstlich folgen müßte. Würde eine andere Art der Darstellung lichtvoller oder bestimmter, so würde ich sie mit Freuden ergreifen. Allein in Ihrer Herleitung durch den Begriff eines momentanen Merkmals scheint mir das, was die Hauptsache beim Participium ist, daß gehandelt wird, in den Schatten gestellt, und der Begriff der Zeit, der nur insofern in das Participium kommen darf, als er von jener Haupt-

sache

sache gefordert wird, als das Wesent-
liche, und unabhängig von jener Beschrän-
kung, hineingebracht zu sein. Ich will
auf keine Weise läugnen, daß man den
Begriff von allem dem, was nicht we-
sentlich zum Participium gehört, reinigen
kann; dann wird er aber auch auf
dasselbe mit der Bernhardischen Defi-
nition hinauskommen, und momentan
und vorübergehend sind, meinem Ge-
fühl nach, immer zu sehr zwischen
bloßer successiver Abwechslung und
wirklicher Handlung schwankende Be-
griffe.

Die Sprache ist doch nichts als ein
Bild der Wirklichkeit, wie wir sie in
uns aufnehmen. Nun aber ist Alles,
was wir sehen oder erfahren Substanz
(Sache) oder Beschaffenheit, oder Handlung
im weitläuftigsten Sinne des Worts.
Das Handelnde ist sichtbar das Participium
und wahre Verbum. Jede Handlung ist
nun allerdings momentan und vorüberge-
hend, aber dies möchte ich nur Nebensache
in ihr nennen. Die Hauptsache ist, so
wie im verbum, die Kraftäußerung.
Das Vorübergehende läßt sich aus
dieser natürlich herleiten und bestimmen;
allein die Kraftäußerung aus dem
Vorübergehenden nicht mit gleich gelin-

gender

tenden Nothwendigkeit.

Dieß hat nun auch auf den Begriff des Infinitivs einen unverkennbaren Einfluß, da derselbe ganz eigentlich nichts anderes enthält, als die specifische Kraftäußerung des verbum, verbunden mit der Richtung derselben, und ihrer Bestimmung auf einen Zeitpunkt oder Zeitraum.

Daß der Begriff des Infinitivs in seiner reinen Form, wie Euer Wohlgeboren § 9 sagen, zu einem abgeschlossenen Ganzen zusammengefaßt werde, ist das, was ich eben läugnen muß. Er scheint mir kein Substantivum eben darum, weil in ihm die Verknüpfung zur Einheit fehlt, die Bernhardi mit Recht, wie auch Sie ihn bestimmen, im Substantivum fordert. Wenn ich sage: ich sehe den Menschen gehen, sondere ich allerdings das Merkmal des Gehens von dem Menschen ab, allein ich füge nicht den zweiten zur Bildung eines Substantivum nothwendigen Act, das Zusammenfassen dieses Merkmals in eine Einheit, hinzu. Dies thue ich dagegen, wenn ich sage: ich sehe das Gehen (den Gang) des Menschen. Jedes Substantivum muß immer auch eine Substanz

hinaus-

hineinkommen. Damit fängt auch Bernhardi seine Erklärung des Substantivs (S. 35 Nr. 1) an. Nun aber sträubt sich, wie gern ich meine Ansicht gegen die von Euer Wohlgeboren aufgeben möchte, durchaus mein Gefühl dagegen, in den Worten: ich will gehen, das letzte, als eine Substanz anzusehen. Es enthält gar nichts, was nicht schon im Attributivum lag, aber es ist ihm das, was das Attributivum zu solchem macht, das Ankleben an einer Substanz genommen. Euer Wohlgeboren nennen S. 9 diese Vorstellungsart verwerflich, weil sich logisch dafür kein Substrat finden lasse. Ich habe auf diese Einwendung (S. 84. Anm) selbst aufmerksam gemacht. Allein ich glaube noch heute keine Widerlegung darin zu finden. Der Infinitiv ist die Vorstellung des reinen Vorgangs in der Zeit, er gehört gar nicht zu der Gattung, welche sich durch die Eintheilung in Substanz und Attribut erschöpfen läßt.

Euer Wohlgeboren nennen den Infinitiv ein Abstractum, Bernhardi trennt ihn gerade von diesem ~~[illegible]~~ frei geschaffenen Substantivum (S. 45 Nr. 10) Ich kann mich nicht enthalten, hierbei eine Bemerkung zu machen, die in meiner Abhandlung nicht vorkommt. Den Begriff und

der

der Sache nach, möchte ich den Infini-
tiv eher einen bloßen, allgemein und
vage ausgedrückte Wahrnehmung nen-
nen. Hitze ist ein Abstractum,
heißes Eisen zusammenzufügen, ist
schon bestimmte Sprachart, aber Eisen
heiß zu sagen ist der unmittelbare
und unverbundene Ausdruck der
Wahrnehmung. Wie nun da heiß
steht, so scheint mir der Infinitiv zu
sein, nicht das Abstractum des Par-
ticipiums, sondern der Stoff, aus dem
es erst künstlich gebildet wird. Da-
her sagen die Kinder, wie auch
Euer Wohlgeboren anführen, anfangs
Alles im Infinitiv. Die Chinesische
Sprache kennt, meiner Ansicht nach (obgleich
unseren Chinesischen Grammatiken es anders
nehmen) vom ganzen Verbum nichts, als die-
sen Infinitiv. Im Sanscrit sind alle
Wurzelwörter der verba dá, vá u. s. f.
wirkliche Infinitive, nur daß sie in
der verbundenen Rede ——— nicht
vorkommen. Aber sie bezeichnen Hand-
lungen, und tragen gar keine Art
der Bestimmung an sich. In einigen
Amerikanischen Sprachen kann man Sub-
stantiva und verba an sich nur nach ih-
rer Bedeutung unterscheiden, aber
beide untermischt gebrauchen und durch

hinzufü-

Hinzufügung gewisser Partikeln zu diesem oder jenem stempeln. Man könnte dies allerdings einen ungrammatischen Zustand nennen, allein auch in unseren gebildetsten Sprachen kann ich im wahren Infinitiv nichts mehr sehen. Es scheint damit nun im Widerspruch zu stehen, daß der reine Infinitiv eigentlich nur in wenig Sprachen vorhanden ist, und die ungebildeten Sprachen, namentlich die Amerikanischen, so große Schwierigkeit finden, Redensarten in denen er vorkommt, nachzubilden. Diese Schwierigkeit aber ist mehr eine syntaktische, da nun der Infinitiv so gestellt werden soll, daß seine Abhängigkeit sichtbar wird, und die Redeverbindung ist gerade das, worin diese Völker am meisten zurück sind. Wo es auch einmal ein flectirtes Verbum giebt, da wird es schwer, es wieder von aller Flexion zu entblößen, und es doch noch in der Verbalform, abgesondert vom Substantiv, festzuhalten. Da tritt wirklich die Nothwendigkeit einer Abstraction ein. Aber sehr für meine Ansicht spricht es, daß, wie ich auch angeführt, gerade diese, sich ihrem natürlichen Gefühle überlassenden Völkerstämme mehr Verbal- als Substantiv-Formen zu Surrogaten des Infinitivs gebrauchen.

Es

Es ist zwar unläugbar, daß, wie Euer Wohlgeboren S. 8 sagen, jeder regierende Theil eines Satzes, für sich allein genommen, einen unvollständigen Begriff giebt. [illegible] sich hierin doch Grade unterscheiden lassen, so scheint mir der Infinitiv ganz unvergleichbar enger, als ein Nomen, mit dem Worte, von dem er abhängig ist, zusammen zu gehören.
Es liegt dies auch darin, daß nicht bloß der regierende Theil des Satzes unvollständig ist, sondern der Infinitiv, seiner Natur nach, gar nicht dem Geiste, auf ihm, wie doch auf ~~[illegible]~~ einem Substantiv möglich ist, zu ruhen erlaubt. Dieser Unterschied zwischen Substantivum und Infinitiv zeigt sich auch darin, daß gewisse Wörter, wie müssen, dürfen, können gar nicht ein Substantiv, als regiert, nach sich nehmen können. Sie verbinden sich auf diese Weise, außer dem Infinitiv, bloß mit Pronomina und einigen diesen gleich kommenden Adjectiven (wie Alles, Einiges u. s. f.) und thun dies letztere vermuthlich nur deshalb, weil dabei immer ein nur ausgelassener Infinitiv verstanden werden kann.
In Absicht des Artikels glaube ich keine Inconsistenz zu begehen, wenn ich sage, daß er beim Nomen, als bestimmter, im Gegensatz des unbestimmten, beim Infi-

nitiv.

nitiv als Kennzeichen, daß er substantivirt wird, steht. In dem einen oder andern Fall thut er, auch meiner Meinung nach, dasselbe, *er bestimmt*; daß aber sein Bestimmen verschieden wirkt, liegt in der Natur des Nomen und Infinitivs. Das Nomen kann unbestimmt (Menschen) und bestimmt (der Mensch) genommen werden. Der Artikel entscheidet hierüber. Der Infinitiv verliert mit der Bestimmung auch unmittelbar seine Infinitivnatur und ist substantiv, so wie er bestimmt ist. An sich ist er nicht, wie das Nomen, zugleich der Bestimmtheit und Unbestimmtheit fähig.

Es hat aber auch aus einem andern Grunde eine andre Bewandtniß mit dem Artikel beim Infinitiv, als beim Nomen. Euer Wohlgeboren nennen den Artikel ein ideales pronomen demonstrativum, Bernhardi, der unglaublich kurz über ihn ist, (§ 62 n° 4) ein determinativum. Ich gestehe, daß ich mit beiden nicht ganz überein-stimmen kann. Meiner Meinung nach, ist der Artikel gar kein pronomen, sondern gehört in die Kategorie der Zahlwörter. Die Substantiva können sich nämlich auf ein Individuum, auf durch Zahl bestimmte, auf unbestimmt gelassene,

endlich

endlich auf alle Individuen der Gattung oder was dasselbe ist, auf den allgemein gefaßten Begriff der Gattung beziehen, und der Artikel ist der Redetheil, welcher diesen verschiedenartigen Umfang bestimmt. Wenn daher Euer Wohlgeboren §7 No 1 sagen: der Artikel zeigt an, daß der von uns ausgesprochene Begriff von uns auf ein Individuum bezogen, und in der Vorstellung als ein bestimmtes gedacht werde, so schließe ich hiermit dem letzteren vollkommen bei, aber das Erste erschöpft meines Erachtens, den Begriff nicht. Zwar werden Euer Wohlgeboren wohl meinen, daß der allgemeine Begriff, der Mensch, das Thier, ein ideales Individuum sei, und dann allerdings kommt es auf dasselbe hinaus. Doch weiß ich nicht, ob man bei dieser Vorstellungsart an Deutlichkeit gewinnt. Als Pronomen kann ich den Artikel nicht anerkennen, weil das Pronomen ein repräsentativer Redetheil ist, und der Artikel das Nomen nicht repräsentirt, sondern begleitet. Dies thun zwar die pronomina demonstrativa auch (dieser Mensch) allein sie können doch allein stehen, der Artikel nicht, und wenn sie das Substantiv bei sich führen, sind sie im Grunde

auch

auch nur in Adjectiva verwandelten Adver-
bia loci, nicht mehr wahre Pronomina.
Im Deutschen unterscheiden wir auch sehr
deutlich durch die Aussprache der, wenn es
Pronomen demonstrativum und wenn es
Artikel ist, obgleich im Plural diese
Unterscheidung freilich hinwegfällt. Es
kommt indess hierauf nichts an. Will
man auch den Artikel als Pronomen
ansehen, so bleibt immer gewiss, dass
seinen Umfang der Bedeutung der Sub-
stantiva zu bezeichnen sein Amt ist. Wen-
det man nun dies auf den Infinitiv
an, so könnte er sich zwar auch auf
Eine Handlung, mehrere Handlungen un-
bestimmt, und die Gattung der Handlun-
gen überhaupt, erstrecken. So wie er aber
das thut, betrachtet er die Handlungen,
als Substanzen, ist die Darstellung der-
selben, und wird Substantiv. Auf diese
Weise sagt man im Deutschen: ein, mehrere,
das Essen, auch ein Gehen, einiges Gehen
und das Gehen. Beim Verbum finitum
kann die Frage des Umfangs nicht vor-
kommen, da es immer einen individuel-
len Fall ausspricht, und da der Infinitiv
meiner Vorstellung nach, die ganze Ver-
balnatur beibehält, so kann in dem Wor-
te: ich sehe blitzen, niemand veranlasst
sein, nach dem Umfang dieses Ausdrucks
zu fragen. Jeder fühlt, dass sie heissen

sollen

sollen, daß es blitzte und ich es sah, und es ist also hier weder an einen bestimmten noch unbestimmten Artikel zu denken. Wo ein Artikel hinzukommt, ist der Infinitiv nicht mehr Infinitiv. Daß, wie Euer Wohlgeboren § 15 sagen, jeder mit Substantiven zusammengestellte Infinitiv den Artikel haben müßte, sehe ich nicht ein. Es dient vielmehr, wie in den von Ihnen angeführten Stellen Anacreons, zur Abwechslung, wenn auch auf ~~[illegible]~~ einander bezogenen Begriffen, die einen als Dinge, Substanzen, die andern als bloße Energien, Bewegungen dargestellt werden.

So gestehe ich, kann ich mich von meiner Ansicht, den Infinitiv strenge zum Verbum zu rechnen, und ihn als etwas vom Attributivum und Substantivum Verschiedenes anzusehen, nicht trennen, und wenn ich die von Euer Wohlgeboren aufgestellten Verbal Substantiva betrachte, so weichen sie auch fast in allen Dingen von andern Substantiven ab.

Ich würde indeß Euer Wohlgeboren Geduld zu ermüden fürchten, wenn ich hierin weiter einginge; ich will mich daher darauf beschränken, nur noch das § 16 über die tempora des Infinitivs zu erwähnen.

Zuerst möchte ich bemerken, daß Ver-

sende

hardi gern nicht die Theorie der relati-
ven Zeiten annimmt, die auch mir aus
Gründen, die es hier zu weitläuftig
sein würde, zu entwickeln, nicht die richti-
ge scheint. Bernhardi leitet die neuen,
nicht Aoristischen tempora, nach dem bey den
Alten, Harris, Reiz und Wolf Vor-
gang aus der Beziehung der Vergan-
genheit, Gegenwart und Zukunft (nicht
wieder, wie bei der Theorie der relativen
Zeiten geschieht, auf eine andere Vergan-
genheit, Gegenwart und Zukunft) sondern
auf den Anfangs- Mittel- und Endpunkt
der einen Zeitraum durchlaufenden Ener-
gie oder Handlung her.

Diese drei Punkte nun gehören dem
Participium an, die drei Zeiten aber der
Copula, dem Verbum Seyn, und daraus
folgt nun schon unmittelbar, dass der
Infinitivus, der bloss aus dem Partici-
pium entsteht, auch, ausser den Aoristen,
nur drei Tempora haben kann.

Euer Wohlgeboren haben sich nun freilich
nicht genau darüber erklärt, ob Sie die
tempora, wie es scheint, bloss ~~aus~~ in dem
Zeitbegriff, der im momentanen Merk-
mal enthalten ist, oder zugleich in der
Copula finden. Da aber die Copula
doch auch eine Zeit ausdrücken muss,
so würden doch auch in Ihrem momentanen

Merkmal

Merkmal von drei Zeitpunkten, außer den Aoristen liegen, und der Infinitiv nicht mehr haben können.

Es scheint mir dies aber auch aus einem andern Grunde zu folgen. Der Infinitiv ist immer von einem andern Verbum abhängig. Selbst wenn ihn ein Nomen regiert, ist dies doch mit einem Verbum in einem Satze verknüpft. Dies Verbum muß ein verbum finitum sein, und also in irgend einer Zeit seine Aussage machen. Nehme ich nun relative Zeiten an, so habe ich hier die eine Reihe der drei möglichen Zeiten, und es kann daher im Infinitiv nur noch eine zweite liegen. Hätte der Infinitiv für sich zwei Reihen, also soviel 6 tempora erfordern würden, so kämen 3 Reihen in Contact, was wohl denkbar wäre, allein zu keinem neuen Resultat führen könnte.

Denn ich gestehe, daß ich auch in den von Euer Wohlgeboren angeführten Beispielen den Unterschied nicht finden kann. ὁ παῖς. δαρήσεται τετύφθαι und τετύψεσθαι scheinen mir ganz dasselbe anzudeuten. Daß der Knabe noch nicht geschlagen worden ist, indem die Worte gesprochen werden, liegt in dem futurum δαρήσεται. Hätte er die Schläge schon

bekommen,

~~⊖~~ Zu Xenophons Anabasis (I, 5, 16.) εἰ γάρ τινα ἀλλήλοις μάχην συνάψετε, νομίζετε, ἐν τῇδε τῇ ἡμέρᾳ ἐμέ τε κατακεκόψεσθαι κ. τ. λ. gebraucht um diesem letzten Infinitivus einen andern Sinn zu geben, als der Infinitivus des nicht reduplicirten Futurums haben würde. Man könnte [illegible] zwar einen [illegible]. [illegible], daß Cyrus nicht sagt, daß [illegible] zu kämpfen werden, und daß, [illegible] werden, sondern er werde niedergemacht werden, sondern daß er dadurch eo ipso schon werde niedergemacht worden sein. Allein die Bedeutung ist hier [illegible] nicht nothwendig, und [illegible] nicht einmal [illegible], [illegible] des futurum exactum, [illegible] die Behauptung [illegible] verstärkt, [illegible] Niederlage mit dem [illegible] Kampfe [illegible], indem die Niederlage [illegible] vorgestellt ist, [illegible] und der Kampf [illegible] Schl. [illegible] Herodot. I. 80. Ed. Schweigh. I. 97. b. D.

an sich ungeschicktes Beispiel ——

bekommen, könnte sein Meinen nicht erst künftig sein. Die erste Redensart heißt: er wird meinen, daß er geschlagen worden ist, die andere, wenn ich τετύψεσθαι als futurum exactum übersetze, daß er wird geschlagen worden sein. Wenn einzuschieben, scheint mir die Redensart nicht zu erlauben. Die Worte sind hier freilich andere, aber die Sache ist dieselbe, das zweite futurum das im Infinitiv liegt, kann, da schon eines vorhanden ist, nichts hinzufügen. Das Meinen ist zukünftig, die Schläge, als dessen Ursache, werden als vergangen vorgestellt, an sich sind sie auch, wie das Meinen, noch zukünftig, und es ist gleich, ob man diese Zukunft mit ausdrückt oder nicht. Anders gestehe ich die Sache nicht einsehen zu können. Das zweite ~~Bsp.~~ ~~Bsp.~~ ist mir noch weniger klar. Welches im Infinitiv auch schlagen sein möchte, kann ich in den Worten immer nicht mehr sehen, als daß die Velleität des Schlagens hier in die vergangene Zeit der währenden Handlung gesetzt ist, und ich finde nicht, daß, wenn der Infinitiv nun auch eine vergangene Zeit einer währenden Handlung anzeigte, daraus der Sinn hervorginge, daß das Schlagen mit dem Wollen vorüber sei. Denn die Phrase: sie hatten beschlossen, daß sie mich schlügen, wo beide Verba im Imperfectum stehen, scheint mir kein größeres Licht

über

über die Sache zu geben, als die mit dem
Infinitiv.
Das sogenannte paulo post futurum der
Griechen scheint mir kein gültiger Ein-
wurf gegen eine Behauptung, die, mei-
ner Ueberzeugung nach, so streng und
evident aus den allgemeinen Begriffen
folgt. Wie den Sprachen Formen feh-
len, so können sie deren auch mehr
haben, als nöthig ist. Dies ist um so
mehr möglich, als wir die Geschichte kei-
ner Sprache genau genug kennen, um
zu wissen, ob nicht ursprünglich gewis-
se Formen ganz anders gebraucht wor-
den sind. Ich erinnere mich nicht, ob
man wohl die Stellen gesammelt hat,
in welchen der Infinitiv dieses temporis
vorkommt, und deren wohl nicht viele
sein werden. Dies müßte auf jeden
Fall belehrend sein.

De Paulo post futuro

v. Fischerus ad Weller. Spec. II. (Vol. II.) p. 264. seq.
et p. 412–415.

Gemischte
Papiere
über
das Allgemeine
der Sprache.

Pronomina der 1. u. 2. Person.

1.
Sanskrit.

1. अहं, म u. मे
plur. वे, नस्
2. तु
plur. यु, वस् (1.)

Bopp. R. 264. 265.

2.
Hebraeisch.

1. אָנֹכִי od. אֲנִי
Ewald. §. 99.
2. אַתָּה

Als Verbalaffixe.

Als Suff. beim 1. mod. im Nominativ Sinn.

1. תִי (nach Ewald nur ◌ִ radical)
plur. נוּ (2.)

2. תָ Ewald. §. 151.

Als Praefixum beim 2. mod. im Nominativsinn. (6.)

1. אֲ
plur. נ Ewald. §. 152.

Als Suffixum im Accusativ Sinn.

1. נִי
2. ךָ – Ewald. §. 208.

Als Nominaffixa.

1. ◌ִי –
plur. נוּ
2. ךָ – Ewald. §. 198.

Meiner Meinung nach sind נ (3) und ת (verwandelbar in כ) die Consonanten der 1. u. 2. Pers.

(1.) ad 1. Derselbe Consonant व् in 1. 2. pl. – Misdeutung älterer Form, oder Pluralbezeichnung.

(2.) ad 2. S. Ewald. §. 151. S. 267. נוּ kann ich nicht für radicale Pluralform, wie नस्, halten. נַחְנוּ ist doch nur Abkürzung desselben Worts mit vorgeschlagenem אֲ.

(3) Dies ist doch sehr zweifelhaft. Denn in den andern Dialekten ist אנ auch in 2. sing. als Vorsylbe, und das Dagesch forte in אַתְּ kommt von diesem נ her. Ge-senius Lehrgebäude, S. 200. n. 2. – Beim Ob-jectiv Suff. ist es doch wohl richtiger das נִי mit

73

mit ~~dem~~ Ewald §. 106. als einen Theil der Pron. anzusehen, als das נ mit den Arabischen Grammatikern (Oberleitner. S. 105. §. 38. II. Silvestre de Sacy. I. 343. §. 806.) für ein ausgeschobenes ن cavendi anzusehen. Gesenius (Lehrgeb. S. 204. §. 57. n. 4.) erklärt sich nicht darüber. — Sollte i der eigentliche Pron.-stamm seyn? a könnte es auch scheinen nach अहं, ego, ich, aber das i ist auch Vorschlag 2. pers.

(4.) Gesenius nimmt kein Verwandlung u. Verwechslung, sondern alte verschiedene Form (S. 202. 2. Lehrgebäude) so wie auch eine in 51 für die 1. pers. sing. an. (5.) Ewald bestreitet das Letztere ausdrücklich. §. 151. S. 257. (3.) u. das Erste §. 198. S. 365. (3.)

(5.) ad (4.) Denselben Zweifel s. im Arabischen Oberleitner. §. 27. p. 86. not.

(6.) ad n. 2. Ueber das nämliche im Arab. s. Oberleitner. S. 88. §. 28. I.

3.
Baskisch.

Selbständig.

1. ni, neu
   als possess. außer neve, auch ene
   pl. gu, guen.
2. hi, eu, zu.

Affixa.

1. n — Praet.
   t — suff.
   plur. g, gu, eu
2. zu, u
   als Anrede an Männer c
   Weiber n, na.

4.
Galisch.

Selbständig.

1. mi, ~~mi~~.
   plur. sinn
2. tu
   plur. sibh

Possessiva.

1. mo.
   plur. ar
2. do
   plur. bhur, 'ur

Ahlwardt in Vaters Vergleichungstafeln S. 260.

Die Sprache scheint aber eine Sanskritische. Vgl. ib. 264. 265.

5.

5.

Kymrisch.

Persönliche.

1. mi, vi, i, ym
   plur. ni Owen. 51.
   me, am, em, va, in, oun, e, en
   plur. ni, hor, hon, onip, inip Legonidec. 62.

2. ti
   plur. çwi Owen.
   te, az, ez, ec'h, ta, da, az, id, oud
   plur. c'houi, ho, hoc'h hu Legonidec.

Unter den possessiven ~~et. der~~ pers. neue Laute

1. eizor
   plur. einom, eingm. Owen. 1.52.

2. yth, eith.
   plur. eiç, aç, yç Owen.

6.

Esthnisch.

1. minna, [Fauch ma] gen. mo

2. sinna, sa
   plur. Teie
   Hupel. 72.

7.

Ungrisch.

Pronominallaute aus den selbstän-
digen u. Affixen genommen.
Revai. ~~xxx~~ 1. 206.

1. én, ém, ék.
   ém, mi, min, mink, én
   plur. mi, énk, mik, mink, én
   Ib. 240.

2. Te, ed, od, al Ib. 209.
   plur. ti, etek, tek Ib. 242.

8.

Albanesisch.

Personalia.

1. u, une, unaj, gen. mue
   plur. nà

2. tu
   plur. ju

Possess.

1. em, gen. Timet, nom. neutr. tem
   plur. Yone gen. Tynit nostro. Tane
   nostr. fem. Tona

2. yT fem. iote, neutr. Tat — gen. tit
   plur. tetim
   Lecce. 26–28.

Fels-

ns-

S.

74

9.
Afghan
Persönliche.

1. as
plur. mah
2. di
plur. mah.
Mithrid. 4. Th. 140. S.

10.
Georgisch.
Persönliche.

1. me, gen. tschemis
plur. tschwen
2. schen
plur. thkwen Vaters Vergleichungstafeln. 196.
Affixa person. accusat.

1. m
2. gh Ib. 202.

11.
Armenisch.

Persönliche.

1. եւ, jes, gen. իմ, im, (ևտս ar Dat. Cirbied.)
plur. մեք, miek

2. դու, tu, gen. քո, kue
plur. դուք, tuk gen. ձեր, tzier

[margin:] Գ. 2. ձեզէ (Cirbied. u. Villotte) intzn.

Affixa.
Enthalten keine neuen Laute.
Die drei, mit den persönlichen in engster Zusammenhang stehenden Demonstrativ-Pronomina.

1. սա, sa (bei Cirbied auch noch այս, ais und այսմ, aism)
Adv. աստ, asd (Villotte auch առ, ar.) Cirbied. 260.

2. դա, ta
Adv. ~~Adv.~~
Adv. ~~[illegible]~~ անդ, ant, Cirbied; անդր, antr, Villotte

3. նա, na
Adv. Villotte. անդ, ant, յայնմ, haimm.

Affixa.

1. ս, s.
2. դ, t.
3. ն, n. Cirbied. 214. nach ihm auch die eingeprimirten Pronomina. 204.

Zu berichtigende und weiter auszuführende Puncte.

1.
§. 72. S. 82. Leibnitzens Universalsprache.

2.
——— Von Sacy erwähnte Sprache einer Araber. Vgl. Balbi Introd. p. 40. Ebendaselbst über künstliche Sprachen.

3.
— 74. — 86. Ueber die liturgische Sprache Abyssiniens.

4.
— 76. — 90. Ueber die Sprache der Incas.

5.
— 94. Das über das S. Kongoische und Abessinische Gesagte.

6.
— 83.b — 102. Ueber die Männersprache der Mandingo.

7.
— 84. — 102. Ueber die Kindersprachen in Amerika. — Mixteca.

8.
— 85. — 102. Ueber die Shetlandische Fischersprache.

9.
— 87. — 106. Vornehme Mixtekische Sprache.

10.
— 89. — 114. Den Ursprung von Tzin im Tarahumarischen.

11.
——— 110. Die Reduplicationen in den Amerikanischen Sprachen.

12.
~~— 92. — 118. Boppes Einfluss [illegible]~~

13.
——— 119. Verhandlungen der Akad. d. Wissensch. zu erörtern.

14.
~~— 120. Im [illegible] [illegible] der [illegible] des Sat. [illegible] nachzusehen.~~

15.
——— 122. Das über die Englische Betonung Gesagte zu prüfen, u. wegen der Wörter in [illegible] die andren Germ. Dialekte zu vergleichen.

16.
~~— 94. 127. Das Neu Seel. Wort für Haus [illegible] aufzusuchen.~~

17.
——— Dobritzhoffer genauer zu citiren.

18.
— 116. — 159. Die Beispiele anzuführen.

19.
— 109. — 148. Klaproth zu widerlegen. Mémoires. I. 215. Asia polygl. p. IX. p. 35–42.

20.
Die Verdienste der Amerikaner um den Sprachen zu erwähnen. Duponceau. Pickering. Vergleiche meine Untersuchungen über die Amerikanischen Sprachen. §. 5. 6.

75

21.

§. 139. S. 200. Untergang der Buch. — 21. [illegible] Sprachen [illegible]

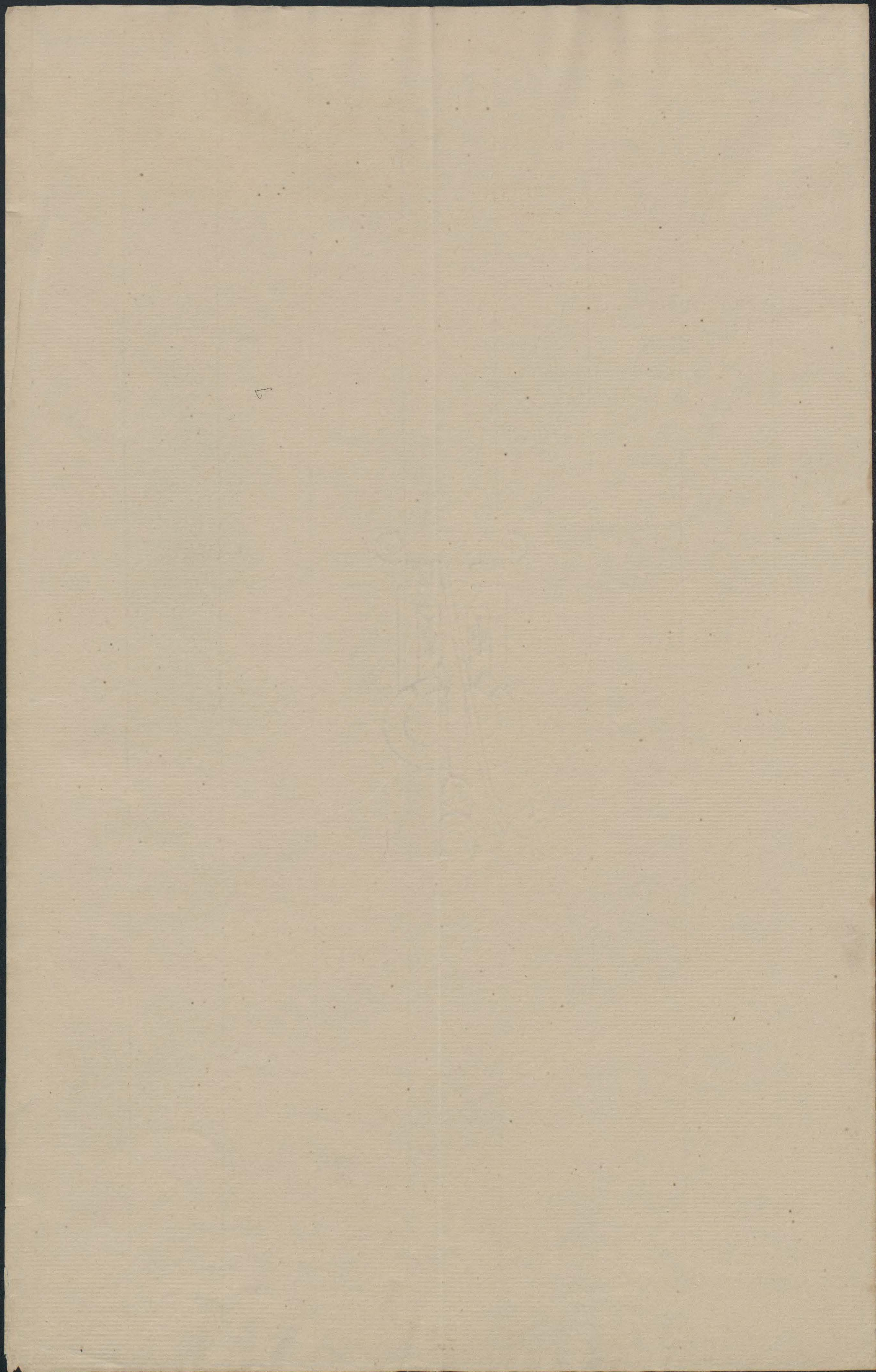
149. S. 219. Die [illegible] festzustellen. — 22. Ausgerade des [illegible]

23

§. 150. S. 220. (1.) Nachzusehen, wo Klaproth sich gegen die Anwendung der Abstammungsbegriffe auf die Sprachen erklärt.

24.

§. 151. S. 221. (2.) Die Sprachabtheilung in Racen über das Band nachzuschlagen.



Ueber die Benennung des Meeres.

[1] Klaproths Asia polygl. Tab. VIII. XVIII. XXXII. XXXV. LIII. Asia polyglotta. Intr. 79. 103. 117. 123. 157. 170. 176. 245. 274. 280. 285. 287. 293. 297. 309. 319. 323. 325. 329. 332. 339. 347. 351. 360. 368. 381.

Bernhardi's Sprach-
wissenschaft.

p. 40. n. 57. Der Dualis soll seinen Ursprung
in der Unterredung haben. Aber
in der Unterredung ist Trennung
in, im Dualis Zusammenschmelzung
von zwei Personen. Der natürliche-
n Ursprung ist von den paar-
weis existirenden Dingen in der
Schöpfung. Dies bestätigen auch die
wilden Sprachen.

p. 131. n. 8. Ob die Neutra wohl aus einer
spätern Periode seyn mögen?
Im Sanscrit ist die Wurzel gerade
das Neutrum.

p. 140. n. 9. Der Artikel ist wohl kein Par-
tikel, u. giebt kein Verhältniß eines
Worts gegen ein andres an. Er bestimmt
den durch das bloße Wort unbestimmt
gelassenen Umfang, in dem ein Wort ge-
nommen werden soll, u. also das Ver-
hältniß des Worts zur Vorstellungsweise.
Dieser Umfang wird gleichsam als Eigen-
schaft des Substantivs bezeichnet,
u. mithin hat der Artikel, so wie die
ihm entsprechenden Pronomina grammat-
tisch die Form eines Adjectivs. (1.)

p. 146. n. 6. Die Adverbia den Partikeln beizu-
zählen, scheint mir auch uneigentlich.
Sie sind Attributive des Attributivs. Denn
wo sie dem Verbum angehören, sind sie
dem in dem stehenden Participium
eigen.

(1.) Die Zahlwörter werden p. 146. n. 7.
als Adjectiven behandelt. Sie sind derselben
Natur, als der Artikel. — p. 200. §. 62.
wird der Artikel ein determinatives Pro-
nomen genannt. Aber er repräsentirt
nichts, auch ist das Pronomen: derjenige
von dem Artikel: der verschieden.

Ew. Excellenz

habe ich die Ehre, Ihrem Wunsche gemäß hierbei das Verzeichniß der Vater'schen Bücher zurückzusenden.

Die mit = bezeichneten Werke besitzt die König. Bibliothek nicht und ich glaube nach einem ungefähren Ueberschlage, daß eine Summe von 60 Thalern dafür ein angemessener Preis ist, u. bitte um Ew. Exc. Meinung darüber usw.

Berlin den 2 August 1826

um Verzeihung bittend
daß es [illegible]
[illegible]

Buttmann

80



Deines Vaters [illegible]:

nr. 9. 30. 31. 32. 33. 34. 37. 40. 41. 59. 62. ~~66~~ 86.

Für diese will ich 50 Sgr. geben.

Verzeichniß
von Büchern und Schriften aus den morg: Sprachen, die der seel: Dr: Vater hinterlassen.

A.
Fol:

1. Dictionary of the Chinese language by R. Morrison. Macao 1815 P. 1. vol: I. 4to: Fol:
2. Dictionary of the Chinese lang: by R. Morrison Vol. 1 – No IV, being the End of vol I. of the first Part, to which is addet an Index of English words ect: Macao 1820. 4to: fol:
3. Idem. Macao 1816 Pars II. vol: zusammen 3 Bände 4to: fol: Ppbd.

4. Dictionary of the Chinese language by R. Morrison Pars II. Vol: I. II. Macao 1819. 20. 4to: fol: 2 bde. —

5. Jobi Ludolfi Lexicon aethiopico-latinum Frf: M. 1699. angebunden ist ejusd: Grammatica aethiopica Francf: M. 1702. Lederbd — 1 bd fol.

6. Universitati litterariae Viadrinae post III saecul. peracta Francofurto Wratislaviam translatae, et cum Leopoldina sorore duobus saeculis Minore feliciter junctae. Jo. Aug: Barth typogr. (In sämtlichen bekannten orientalischen und occidentalischen Sprachen auf [illegible] gedruckt) Lederbd — 1 bd fol.

7. Fundgruben des Orients, Ankündigung und Plan dieses bis jetzt in 6 Bden erschienenen Werks Wien 1809. brosch: fol: — 1 bd.

8. Fundgruben des Orients 2ter bd. 1tes Heft. Wien 1811 fol: brosch: — 1 bd

9. Ein aus mehreren gedruckten Werken gesammeltes Glossarium der Sanskrit-sprache. Manuscript. Ppbd — 1 bd fol:

B.
Quart.

10. Asia Polyglotta, von Jul: Klapproth, Paris 1823. 4to Ppbd. dazu gehört 1 bd. Quart
11. Sprachatlas von Jul: Klaproth. Paris 1823. fol: Ppbd: — 1 bd. Großfol:
12. Grammer of the Chinese language by R. Morrison Serampore 1815. brosch: — 1 bd. Quart.
13. Wiew of China for philological purposes, containing A Sketch of Chinese chranology, geography, ect. by R. Morrison. Macao 1817. brosch: 1 bd. Quart.
14. Parallel drawn between the two intendet Chinese dictionaries by the Rob: Morrison and Ant: Montucci, together with Morrisons horae sinicae, London 1817 Ppbd. — 1 bd. Quart.
15. Das neue Testament in lettischer Sprache, herausgegeben v. J. A. Kunigayk-ozti, gedruckt zu Wilna 1816 Lederbd. — 1 bd. Quart.
16. Gramatica Damulica von Barth. Ziegenbalg Halae 1716. Halbfrz: bd: 1 bd. Quart

17. Specimens of editions of the sacred Scriptures in the eastern languages translated by the brethern of the Serampore Mission. Seramp. 1818 qto 1 bd.

18. Othm. Frank: conspectus Chrestomathiae Sanskritae. München 1817. brosch: 1 bd. Quarto.

19. Krusenstern Wörtersammlungen aus den Sprachen einiger Völker des östlichen Asiens und der Nordwestküste von Amerika, Petersb. 1813. brosch. 1 bd Quarto

20. Dictionarium trilingue, Slavon. graec. Latin. Moskau 1704 (mit russischer Schrift) Leder. — 1 bd. quarto.

21. Fragmenta Basmurico-Coptica Vet. & Nov: Testam: illust. W. F. Engelbreth Havnia 1811. brosch. — 1 bd Quarto maj:

22. Grammatik, moralische Gespräche u Wörterbuch, ganz russisch u georgisch gedruckt zu St: Petersb: 1820. brosch — 1 bd. qto maj:

23. Benj. Schulzii Grammatica hindostanica ed: J. H. Callenberg, Halae 1745 Pappbd — 1 bd Quarto.

24. Murr's Beiträge zur arabischen Litteratur Erlangen 1803 mit Kupfern. brosch — 1 bd qto.

25. Zergliederung des Sanskrits und der mit ihm verwandten Sprachen von Fr: Bopp. Berlin 1824. brosch — 1 bd quarto.

26. Commentatio philol: exhibens specimen libr. auct: Kemaloddin Muhamed Ben Abu Scherif e cod Msc. Niebuhriano Bibl. reg. haf. cura Paul Lemming Havniae 1817. brosch — 1 bd. Quarto.

27. Genesis in mongolischer Sprache und Schrift gedruckt auf 61 Blättern chinesischen Papiers — 1 bd. Quarto.

28. Vier auf chinesisch: Papier gedruckte Volumina. Chinesische Bibelübersetzung zu Serampore gedruckt. Enthält Genesis, Epist: ad Rom: etc: bis Apocal. inclus. Ep. ad Rom. 1. 2. ad Corinth. Epist: Joh: bis Apoc: incl: — broschirt.

29. Dialogues and detached sentences in the Chinese language with a free and verbal translation in English. Macao 1816. brosch. Oct: maj:

B 30. Ein Convolut linguistischer Sammlungen, sämtlich die Amerikanischen Sprachen betreffend. (Gramat: u Lexic:)

31. Ein dergl: linguistischer Schriften, sämmtlich die Sanskrit: und übrigen Ost-Indischen Sprachen belangend

32. Ein dergl: mit Fleiß ausgearbeiteter Hefte, Grammatiken u Wörterbücher der Amerikanischen Sprachen und Mundarten. 18 Vol: (enthaltend unter andern mexican: Gramat: u Texte, Gram: de Lengua Totonaca, der Quichua, Mosca u. s. w.) —

33. Ein dergl: verloren meist unvollständige Papiere, mannigfaltige Sprach- und Schriftbemerkungen, Geschichts- u Litteratur-Notaten u. dergl. enthaltend, worunter aber vieles bloß das Schmutzconcept ist. —

34. Ein dergl: Scripturen, die zigeunerische Sprache betreffend, aus Büttners Papieren seine Schrift-Tabellen u ein handschriftliches Buch nebst einer Sprachkarte.

35. Ein dergl. Scripturen die Russische Sprache, die Polnische, Finnische Sprache u andere belangend. — var. For:

36. Couvolut Scripturen die chinesische Sprache u Schrift belangend. 4to

37. Fünf und vierzig aus einem Prodromus historiae litterariae ausgeschnittene Quartblätter, größtentheils aufeinander folgend, u Indiens alte Litterat: enthaltend.

38. a, A. G. Tychsen de cuneatis Inscriptionibus Persepolitanis mit 2 Kupfertafeln.
b, die Blätter des Braunschweigischen Mag: welche Lichtensteins vorläufige Abhandl: über die babyl: u Persepol: Keilschrift enthalten.
c, A. G. Tychsens Erörterung pp: Lichtenstein — 4to.

39. a, Acht Bogen gezogene chald: und syr: Paradigmen- Tabellen v. Dr. Vater.
b, Hallische Allgem: Litt: Blatt v. J. 1805 mit einer Kupfertaf: Probe der Rosettischen Inschrift Tafel u eine dergl: Probetafel aus der Schrift von de Sacy.
c, Abriß der alten chinesischen Geschichte von Erschaffung der ersten Menschen bis auf die Gründung der Dynastie Hia v. Jul. Klaproth 1811.
d, Specimen characterum Sinicorum cura Jul. Klaproth. 1811.
e, 2 Sprachvergleichungs-Tafeln aus Strahlenberg.
f, Zwey Tafeln der Vergleichung des Vater Unser in verschied. Indischen Sprachen u
g, mehrere engl: und andere fremde u vaterländische Zeitungsblätter u litterar: Ankündigungen und Notizen nebst einigen andern Kleinigkeiten.

40. Ein Convolut linguistischer Sammlungen, sämtlich die Afrikanischen Sprachen belangend (Grammat: u Lexica) (Fol.)

41. Ein dergl. ling: u grammatik: Scripturen über Amerikanische Sprachen u Mundarten. (Fol.)

42. Ern: Fr: Rosenmüller Institutiones juris Mohammedani. Lipsiae 1825 brosch. — 1 bd. Quarto.

43. Ein russisches Syllabarium mit bibl: Lesestücken (russisch) quarto. sprengl. Druck.

C.
Octav.

44. Das Neue Testam: in Hindustan. Sprache mit Hind: Schrift Character Serampore 1812. 8° maj: engl. Lederbd. —— 1 bd. oct.

45. Das Neue Testament in der Sprache und Schrift der Seiks in Hindostan, gedruckt zu Serampore 1811. 8° maj: engl. Lederbd. — 1 bd.

46. Der Pentateuch in Hindisprache mit Hindischrift Charact: gedruckt zu Serampore 1812. 8° maj: engl. Lederbd. —— 1 bd.

47. Elkhawsla-eldja did etc: Neues Testam: in Malaiischer Sprache mit latein: Lettern gedruckt 1818. 8°/ maj: engl: Lederbd. — 1 bd. oct.

48. Die historisch: Bücher des alt: Test: in der Sprache u. Schrift der Indier in der Landschaft Orissa. Gedruckt zu Serampore 1811. 8°/ maj: engl. Lederbd.

49. Der Pentateuch in der Sprache und Schrift der Indier u. der Landschaft Orissa. gedruckt zu Serampore 1814. 8°/ maj: engl: Lederbd. — 1 bd. oct.

50. Psalterium Davidis aethiopice. Lond. 1815. 8°/ maj: engl: Lederbd. — 1 bd.

51. Der Pentateuch in der Sprache u. Schrift der Mahratten in Indien. Gedruckt zu Serampore 1812. oct: maj: engl: Lederbd. — 1 bd.

52. Die histor: Bücher des Alt: Test: in Hindisprache mit Hindischrift-character gedruckt zu Serampore 1812. 8°/ maj: engl: Lederbd: — 1 bd.

53. Das neue Test: in Türkischer Sprache u. Schrift. gedruckt zu Paris 1819. 8°/ maj: Lederbd: —— 1 bd.

54. Das Neue Test: in der Orenburg tartarischen Sprache und arabisch tatarischer Schrift zu Astrachan gedruckt 1820. 8°/ maj: Lederbd: — 1 bd.

55. Testamente nutak ellerdet nâje Testamente etc: Das neue Testament in grönländischer Sprache übersetzt von Paul Egede Kopenhagen 1766. 8°/ Pergbd: —— 1 bd.

56. Singaleesche Psalmen en Lofzangen (Psalmen und Lobliedern in malaiischer Sprache, herausgegeben von Sieg. Abr: Bronsveld) Colombo 1768. 8°/ brosch. —— 1 bd.

(mit den Melodien in Musiknoten.)

2/ 57. Triumph der Wahrheid — door Philippus de Melho (tamulisch) Colombo 175. (Triumph der Wahrheit, eine Widerlegung der Lehrsätze der röm: kathol: Kirche und Vertheidigung der entgegengesetzten Lehren der Reformirten Kirche in tamulischer Sprache und Schrift verfasst und in Druck gegeben durch Phil: de Melho) 8°/ brosch: ——— 1 bd: oct:

58. Evangelium Lucae turcice ed: J. Jos. Callenberg Halae 1745, u. Epist: Pauli ad Rom: turcice ed: Callenberg. Halae 1747. 8°/ brosch: 1 bd.

59. Neu eröffnetes in hundert Sprachen bestehendes A. B. C. Buch und das Gebet des Herrn in diesen Sprachen. Leipz: 1743. mit Kupfern 8°/ Frzbd ——— 1 bd.

60. Arte breve della lingua Aymara para introduction del arte grande de la misma lengua verfasst von dem Jesuiten Ludw: Berton Missionair zu Peru in Westindien. Roma 1603 8°/. (Ist eine kurze Grammatik der Aymara sprache.) Frzbd 1 bd. oct.

61. Kaire fe Sinkze lufa, od. a Spellingbook for the Suroos and a Catechism for little children. Edingburg. 1812. brosch. ——— 1 bd.

62. Good news to the Iroquois nation, a Tract on man's primitive rectitude his fall and his recovery through Jesus Christ by Eleazar Williams Burlington 1813. 8°/ (in amerikanischer Sprache.) brosch: ——— 1 bd oct.

63. Julius Klaproths kaukasische Sprachen. 2ter Theil brosch. (ohne Titelblatt) ——— 1 bd.

64. Evangelium Marci in ling: Indostanic: translat: à Benjam: Schulzio. ed. Callenberg Halae 1758. u. Genesis in hindost. Sprache von demselben: 8°/ brosch: ——— 1 bd.

65. Englisch, Portuguese and cingulese Vocabulary (das cingulesische mit der eigenthümlichen Schrift.) 96 Seiten, am Ende defect 8°/ maj: brosch: ——— 1 bd.

66. Kitab schurutlii Czelati 1219 Agr. 1804. ein in handschriftl. Schriftcharacter und Handschriftform gedrucktes mahomedanisches Gebetbüchlein 23 Seiten 8°/. türkisch. —— 1 bd.

67. Ein Dinaschisches gedrucktes Schriftchen von 7 Octavblättern (kurzen Inbegriff der christl: Lehre. brosch —— 1 bd.

68. Psalterium Davidis in der Sprache u Schrift der Nogaischen Tataren gedruckt zu Astrachan 1818. oct: maj: brosch —— 1 bd. oct:

69. Die Genesis in tatarischer Sprache und Schrift gedruckt zu Astrachan 1819. 8°/ maj: brosch —— 1 bd. oct:

70. Supplement to no. 31. of the periodical accounts of the Baptist Missionary Society. Bristol 1817. brosch. —— 1 bd. oct.

71. Duae Moallakat Antara et Hareth. ed. Alex: Boldgren. Götting 1808 durchschossen, theilweise mit beigeschriebener Wortanalyse des Arabisch: Textes. brosch —— 1 bd. oct.

72. Explicatio doctrinae christianae secundum catech: maj: ex Tamulica lingua in Telugicam versa a Benj: Schulzio, Halae 1747. 8°/ telugisch indisch mit telugischer Schrift, brosch. 1 bd. oct.

73. Ein gedrucktes Schriftchen von der Schöpfung, dem Sündenfalle und der Erlösung durch Jesum Christum, in mongolischer Sprache und Schrift 8°/ oblong: 4 Blätter brosch.

74. Ho emeth daloho etc: die Worte Gottes an die Kinder der Welt, aus den 4 Evangel: zusammengetragen. Eine in syrischer Sprache verfasste und gedruckte Schrift des Missionairs Benj: Schulz 8°/ brosch: —— 1 bd.

75. Die Apocalypsis Joannis in hindost: Sprache. brief Jacobi in eben dieser Sprache (doppelt) übers: v. Benj: Schulz und heraus gegeben von Callenberg. Halae 1750. 8°/ brosch — 1 bd. oct.

76. Diatribe de Monetae Arabicae in cunabilis auct: W. Fr: Hezel. Dorpat 1809. fol. brosch.

77. Explicatio doctrinae christianae secund: catech: maj: e lingua Tamulica in Telugicam versa à Benj: Schulzio. Halae 1747. 8vo
(Telugisch-Indisch mit telugischer Schrift, brosch: — 1 bd.

78. abc) Catechismus Telugicus minor, interpr: Benj: Schulz. Halae
derselbe buch 3 Exemplare.
def) Mores vitamque christiano dignam delineantur. Regulae centum
E lingua Tamulica in ling: Telugica transl: interpr: Benj: Schulze
Halae 1747, 3 Expl: 8vo roh.

79. Malaiischer Psalter zu Gebete, herausgegeben von Joh: Heinr: Werendley (mit den Melodien in Musiknoten) Amsterd: 1735.
8vo Pappbd: — 1 bd. oct.

80. Benj: Schulzii liber Danielis exquaedam ex Apocryphis in ling: Hindostan; translat: ed: Callenberg. Halae 1749. brosch — 1 bd. oct:

81. Joh: H. Callenberg lucae evangelium turcice. Halae 1745 brosch — 1 bd. oct.

82. Examen des Extraits d'une histoire des Khans Mongols par Klaproth
Paris 1823. brosch — 1 bd. oct:

83. First Catechism in Susoo and English for the use of the Susoo children. Edingburg 1801. Pappbd — 1 bd oct.

84. Extracts of lettres from the Rev. Pinkerton. brosch — 1 bd. oct

85. Observations of the language of the Muhhekaneew Indians by Jonathan Edwards. a new edit: by John Pickering. Boston 1823 brosch:
1 bd. oct:

86. Vocabularies of Indian languages of T. Jay. 2 Exempl: brosch: 2 bd. oct.

87. Litterarische Briefe von Gelehrten an den sel: Dr: Vater (sämmtlich die ausländischen und vaterländischen Sprachen u. Schriftkunde betreff:

88. Ein Convolut von Schriften, in engl: deutsch: arabisch: türkisch: und orenburg tatarischer Sprache. (catechismen u. dgl.)

89. Ein in illyrischer Sprache u. glagolitischen Schriftzügen gedruckte Schrift (illyr: slavonisch mit Gebetbuch nach römischem Missale)
vened: 1763. duodez. brosch — 1 bd.

Nachtrag.

90, A. G. Spangenberg. Etwas von der Pflege des Leibes für Kinder Barby 1803. Duod. in Quart durchschossen. (Einige Seiten in amerikanischer Sprache v. dem sel: Dr. Vater übersetzt.) — 1 Bd. broch.

91. Auf sauber geschriebenen langen Rollen, Declinations- und Conjugations-Tabellen, vornehmlich der alten Mundarten des germanischen Sprachstammes. — fol:

92. Vier Kupfertafeln mit Hieroglyphen aegyptischen Buchstaben-Schriften aus Denon's Voyage — No 125. 136. 137. 138. und einige handschriftl: Bemerkungen über die Schrift der rosettischen Tafel.

93. Linguae Indicae orientales fol: 4 blatt (Proben aller ostindischen Sprachen mit lateinischer Schrift und Landessprache gemischt gedruckt fol. — 1 Bd.

Abschrift

Hochwohlgeborner Herr
Hochgeehrtester Herr Staatsminister

Ew: Excellenz gütigster Aufforderung gemäß, sandte ich meiner Mutter das durch Ew: Vermittelung geschehene Gebot der Königlichen Bibliothek für einen Theil der linguistischen Sammlung meines seligen Vaters. Ganz unvorhergesehene Umstände haben die Sache bis jetzt verzögert, und meine Mutter hat mir eben geschrieben, daß sie mit dem innigsten Danke für Ew: uns bewiesenes Wohlwollen, das Gebot der Königlichen Bibliothek annehmen und um geneigte Auskunft ersuchen, wann, und wie sie die in Rede stehenden Bücher senden solle. Einen Katalog der Bibliothek meines seligen Vaters bin ich so frei beizulegen und verharre mit tiefster Ehr-

83

ge

gebenheit.

Berlin den 20ᵗ October 1826

Ew. Excellenz

ganz gehorsamer Diener
Ludw. Vater
Subrector am Joachimsthalschen Gymnas.

Tegel, den 22. October 1826

Ew. Wohlgeboren werden aus der Anlage ersehen, daß der Prof. Vater das Anerbieten der Königlichen Bibliothek mit Danke annimmt. Den Katalog lege ich nicht bei, da ich vermuthe, daß die Bibliothek ihn bereit[?] erhalten haben wird.

Da die Versteigerung schon am 30ten Nov. beginnt, scheint es mir nicht gut, die Wittwe in der Ungewißheit zu lassen. Ohne daher auch auf meinen Wunsch zu sehen, mehrere der

anzukaufenden Gegenstände
bald zu benutzen, scheint es
mir billig und rathsam, sie
gleich zu unternehmen, die
Bücher kommen zu lassen,
und sie gleich wie sie ange-
langt sind, zu bezahlen.
Fänden Ew: hierbei etwa
eine Schwierigkeit, daß Sie
erst an das Ministerium be-
richten müßten, so bin ich sehr
erbötig, den Vorschuß der
120 rh zu machen, da der Er-
folg des Berichts nicht zweifel-
haft sein kann, und ich die
Bücher für diesen Preis auch für
mich behalten würde, wenn es
nöthig wäre.
Ich bitte also Ew: mir zu sagen
was Sie hierüber wünschen?
und ob ich auch das Weitere
besorgen soll? In diesem
Falle haben Sie die Güte mir
zu sagen, an wen man die Bücher
die natürlich mit Landfracht

gehen

gehen müßten, addressirt wer-
den sollen? ob an die Kö-
nigliche Bibliothek, oder an
Ew:, oder an einen Dritten?
Mit hochachtungsvollster
Freundschaft

der Ihrige

Ich darf mir wohl die anliegend
bezeichneten Bücher erbitten

Abschrift.

Berlin, den 23t October 1826.

Indem ich Ew. Excellenz meinen gehorsamsten Dank abstatte, für die Bemühungen bei dem Ankauf der Vaterschen Bücher für die Königliche Bibliothek, bitte ich Sie noch um die Gefälligkeit, die Herrn Professor Vater zu ersuchen, die ausgewählten Werke unter der Adresse der hiesigen Königl. Bibliothek mit der Post hierher zu schicken, und eine mit ihrer Unterschrift versehene Rechnung darüber worin die mir überlassenen Bücher einzeln aufgeführt sind, die dafür zu bezahlende Summe aber nur im Ganzen angegeben zu werden braucht, beizufügen. Für die Bezahlung der Rechnung werde ich dann sogleich Sorge tragen.

Mit der größten Hochachtung und Verehrung

Ew. Excellenz

gehorsamster

Buttmann

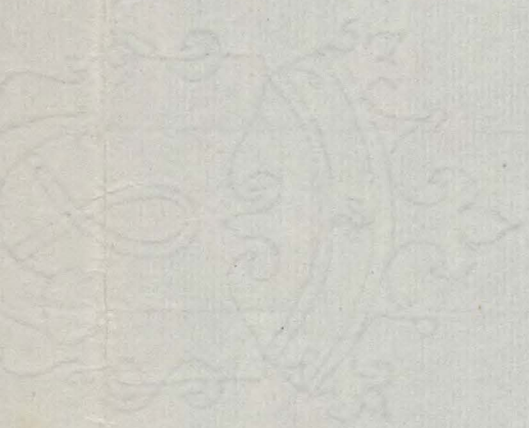
Sobald

An Herrn Inspector Vater am Joachimsthalschen Gymnasium ~~Wohlge~~boren in Berlin

Tegel, den 24ten October 1826

Sobald ich Ew. Wohlgeboren gütiges Schreiben vom 20ten huj. empfing, schrieb ich sogleich an Herrn Professor Buttmann, und eile Ihnen die Antwort desselben anliegend mitzutheilen. Ich glaube das Geschäft nun mehr als beendigt ansehen zu können, und freue mich mir mit der Hoffnung schmeicheln zu dürfen, daß es zur Zufriedenheit Ihrer Frau Mutter gereicht.

Empfangen Ew. die Versicherung meiner ausgezeichneten Hochachtung.



V. 21. würde ich das Citat (Matth. z. Greg.) streichen, da dort nur zufällig etliche Beispiele der Sache vorkommen, die in Inschriften zahllos sind.

V. 30. Es dürfte vielleicht nicht unbedeutend sein, daß je älter die Schriftsteller und je vorzüglicher die Handschriften sind, desto weniger geschriebene Zusammenziehungen derselben vorkommen bei den Griechen. Oft ist in Inschriften. Das Meiste dieser Art ist erst durch die Grammatiker gemacht worden. Ich habe einiges der Art in Pindar wieder hergestellt, mich jedoch gescheut, so weit zu gehen als meine Überzeugung reichte. Durch Apostrophe Buchstaben abstoßen die Griechen, wie die Inschriften zeigen, sehr häufig; doch ist eine völlige Verschmelzung nie vorhanden gewesen.

Von κὰδ λαπάγην weiß ich weiter keinen Beleg, ist jedoch nach der Composition κάλλιπον, καλλείψω ohne Bedenken anzunehmen. Zwei höchst seltsame Assimilationen ἔλλαβες f. ἔκλαβες und ἔππαυσας für ἔπταυσας habe ich Corp. Inscr. p. 725. b. bemerkt.





Wilh. v. Humboldt

Einzelne Papiere

über

allgemeine Sprachkunde.

